

Louis Massoutié

Judaïsme et Marxisme



Librairie Académique Perrin

48682

DU MEME AUTEUR

Judaïsme et Hitlérisme. 1 volume. Éditions N.R.C.
1935.

*don
18/05 de Jérome*

LOUIS MASSOUTIÉ

JUDAÏSME ET MARXISME



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN
ÉDITEUR

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1939

JUDAIISME
ET
MARXISME

Copyright par
Librairie Académique Perrin, 1939.

Tous droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.

INTRODUCTION

A MA CHÈRE FEMME

L. M.

INTRODUCTION

Je veux, à propos du présent ouvrage, redire ce que j'ai mis comme épigraphe au début de mon livre Judaïsme et Hitlérisme (1), à savoir cette parole de Montaigne qui se trouve dans la préface de ses Essais : « C'est icy un livre de bonne foy. » J'ai conscience, en effet, que le sujet que je vais traiter est un des plus délicats qu'on puisse aborder dans les temps présents. Nul n'a suscité et ne suscite plus d'ardentes polémiques, nul ne soulève autant de questions brûlantes et que, d'ailleurs, les passions partisans ont contribué à obscurcir en s'éver-

(1) 1 volume. Editions N.R.C., 1935.

tuant à les mélanger dans une savante confusion. Je m'efforcerai donc d'être impartial et de dégager de cet ensemble complexe cette Vérité que l'on s'obstine, dans les camps adverses, à défigurer systématiquement. De plus, cette complexité même, à laquelle je fais allusion, m'interdit de suivre un plan bien défini. Je crois avoir ainsi le droit de ne pas fuir les digressions, surtout quand je sais que les occasions, et je dirai même les tentations d'emprunter des chemins de traverse ne manqueront pas de se présenter nécessairement à mon esprit. J'espère que le lecteur, entraîné à ma suite, me le pardonnera s'il gagne en intérêt ce qu'il perdrait certainement dans un enchaînement d'idées trop systématique et, par suite, engendrant une certaine aridité.

JUDAÏSME ET MARXISME



LE MARXISME DEVANT LE PROBLÈME RELIGIEUX

Quand on lit dans la presse d'outre-Rhin les discours prononcés par les chefs du parti national-socialiste, ou quand on les écoute à la radio, on remarque que les orateurs antisémites du Reich reviennent souvent sur cette idée que le marxisme est d'essence juive. D'ailleurs, cette opinion est également partagée par les antijuifs de tous les autres pays. Chez nous, par exemple, on retrouve constamment, sous la plume des disciples de Drumont, les expressions de judéo-marxistes ou de

judéo-bolcheviks. Dans la pensée d'un grand nombre de personnes, le judaïsme et le marxisme semblent donc indissolublement liés.

Il est incontestable que les Juifs se trouvent en très grand nombre dans les postes de commandement du marxisme. Tout d'abord, le grand maître, Karl Marx lui-même est un Juif. Conclure de là que le judaïsme et le marxisme découlent l'un de l'autre est un pas que l'on peut aisément franchir. Beaucoup l'ont fait. Hitler, dans son livre célèbre *Mein Kampf*, n'hésite pas à qualifier le marxisme de doctrine *spécifiquement juive*. Voilà donc le problème posé; il faut alors le discuter et chercher à le résoudre.

*
* *

Ici se présente tout naturellement une première question. Pourquoi y a-t-il tant de Juifs dans le monde socia-

liste? J'ai déjà fourni une réponse à cela dans mon *Judaïsme et Hitlérisme*, mais je veux lui donner ici de plus amples développements.

Il y a dans la masse juive, dans ce noyau indestructible de la nation, deux sortes d'individus, les croyants et les incroyants. Chiffrer le nombre des uns et des autres n'offre aucun intérêt : au surplus, la statistique serait difficile à établir. En tous cas, les Juifs marxistes sont en majorité incroyants et partagent avec les marxistes non-juifs un certain nombre de préjugés à l'égard de la mentalité et de la civilisation dite occidentale et qui n'est autre, au fond, que notre vieille civilisation chrétienne. L'occasion se présente donc pour nous d'examiner la position de Karl Marx devant le problème religieux.

Marx est un Juif libre-penseur, appartenant lui-même à une famille de libres-penseurs. Il a rejeté toutes les idées religieuses sur lesquelles ont vécu

ses ancêtres de la dispersion. Il fait ouvertement profession d'athéisme et de matérialisme et, en cela, se trouve en opposition formelle avec le judaïsme orthodoxe et traditionaliste qui, lui, est essentiellement spiritualiste et déiste.

L'œuvre de Karl Marx est considérable; c'est un véritable monument à la fois économique et philosophique et qui ne manque pas d'ailleurs d'une certaine grandeur. L'ouvrage fondamental du maître est intitulé *le Capital*, et ses plus illustres disciples n'ont pas encore fini de le commenter et de l'interpréter.

Mais, comme le fait remarquer si bien J. Duret, brillant élève de Marx, dans l'excellente anthologie qu'ont publiée les Éditions N.R.F., la forme des écrits de Marx a de quoi rebuter les lecteurs de notre pays.

« Le public français, dit J. Duret, « est habitué à un style clair et facile.

« Le téméraire qui se lançait à l'assaut
 « des lourds bastions du *Capital* se
 « heurtait, dès le premier chapitre,
 « aux fils barbelés du style hégélien
 « hérissé d'antithèses, et abandonnait
 « la partie avant d'être parvenu au
 « second... »

« Il est paradoxal qu'une école qui
 « revendique hautement ses attaches
 « avec la classe ouvrière adopte, dans
 « ses travaux scientifiques, un langage
 « compréhensible seulement pour un
 « cercle étroit d'initiés. »

Le fait est que la façon dont Marx expose ses doctrines, et plus particulièrement ses idées philosophiques, n'a rien de réjouissant, et que l'on ne pourrait guère écrire, au frontispice de ses œuvres, le titre de *Philosophie par la joie* ! Il y a, certes, de quoi faire reculer le lecteur le plus studieux et le plus bienveillant. Mais enfin, en prenant son courage à deux mains, on arrive tout de même à comprendre le

processus de cette pensée, obscure dans le fond comme dans la forme.

Cela dit, quelques citations de Marx nous fixeront sur ses idées et sur sa dialectique. Dans tout ce qui va suivre, je les emprunterai à l'anthologie mentionnée plus haut.

Tout d'abord, voici ce que pense Karl Marx de l'esprit religieux en général, et cela sans spécifier qu'il s'agisse, dans sa pensée, d'une religion bien déterminée.

« ... La religion est vide en soi, ce
« n'est pas le ciel, mais la terre qui la
« fait vivre, et avec la dissolution de
« la réalité absurde dont elle est la
« théorie elle s'écroule d'elle-même. »

« L'homme qui, dans la réalité fan-
« tastique du ciel où il cherchait un
« surhomme, n'a trouvé que le reflet
« de sa propre personne ne sera plus
« tenté de ne trouver que sa propre
« apparence, que le surhomme, là où

« il cherche et doit rechercher sa véritable réalité. »

« ... Et toute critique doit être précédée de la critique de la religion... »

« Voici le fondement de la critique de la religion : l'homme fait la religion, la religion ne fait pas l'homme. Et en effet, la religion est la conscience et le sentiment de l'homme qui ne s'est pas encore trouvé ou qui s'est déjà reperdu. Mais l'homme, ce n'est pas un être abstrait, extérieur au monde. L'homme, c'est le monde de l'homme, l'État, la Société. Cet État, cette société produisent la religion, conscience pervertie du monde parce qu'ils sont un monde perversi. La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son « point d'honneur » spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son solennel complément, sa raison générale de son-



« solation et de justification. Elle est
« la réalisation fantastique de l'essence
« humaine, parce que l'essence hu-
« maine n'a pas de véritable réalité.
« La lutte contre la religion est donc
« une lutte indirecte contre ce monde
« dont la religion est l'arome spiri-
« tuel. »

« La misère religieuse est d'une part
« l'expression de la misère réelle, et
« d'autre part la protestation contre
« la misère réelle. La religion est le
« soupir de la créature accablée, le
« cœur d'un monde sans cœur, comme
« elle est l'esprit d'un temps sans es-
« prit. *Elle est l'opium du peuple.* »

« La destruction de la religion,
« comme bonheur illusoire du peuple,
« est une exigence de son bonheur réel.
« Exiger le renoncement à ses illusions
« sur sa situation, c'est exiger le re-
« noncement à une situation qui a be-
« soin d'illusions. La critique de la
« religion est donc en germe la criti-

« que de la vallée de larmes dont la
« religion est l'auréole. »

« La critique de la religion désabuse
« l'homme afin qu'il pense, agisse,
« façonne sa réalité comme un homme
« désabusé arrivé à la Raison, afin
« qu'il se meuve autour de lui-même,
« de son véritable soleil. La religion
« n'est que le soleil illusoire qui se
« meut autour de l'homme aussi long-
« temps qu'il ne se meut pas autour
« de lui-même. »

« ... L'hypocrisie religieuse, qui
« prend à autrui ce qu'il a gagné par
« moi pour le donner à Dieu, qui, en
« général, regarde comme étranger à
« l'homme tout ce qui est humain et
« regarde tout ce qui est inhumain
« comme sa propriété véritable. »

Telle est l'opinion de Marx sur la religion en général, et cela sous une forme accessible peut-être aux philosophes, mais non certes à ce que l'on est convenu d'appeler le Français moyen.

Il faut en retenir, toutefois, cet aphorisme qui nous livre le tréfonds de la pensée du maître : *La religion est l'opium du peuple.*

*
* *

Nous voilà terriblement loin de toutes les conceptions du judaïsme orthodoxe. Ce dernier est très sévère pour quiconque prononce ces mots : « il n'y a pas de Dieu ».

La Bible, en effet, considère comme un être corrompu non seulement celui qui nierait l'existence de l'Être Suprême, mais même l'homme qui, tout en ne contestant pas l'existence du Créateur, refuserait de croire qu'il puisse s'intéresser en quoi que ce soit aux faits et gestes de ses créatures : cette dernière doctrine étant beaucoup plus répandue dans le monde moderne qu'on ne le croit généralement. Tout l'enseignement du Talmud, c'est-à-dire du judaïsme orthodoxe, repose sur cette

idée que l'existence de Dieu n'est pas seulement une affirmation intellectuelle, mais, bien plus, qu'elle entraîne de la part de l'homme une obligation morale, une soumission à la discipline divine, en un mot qu'elle implique l'idée d'une religion positive.

La religion, dans le judaïsme, n'est pas, comme le croit Marx, le soupir de la créature accablée, mais bien plutôt un mouvement de haute spiritualité correspondant au désir très vif que l'esprit humain a de se mettre en rapport avec la Divinité : l'existence de Dieu étant d'ailleurs considérée comme un axiome dans toute la littérature rabbinique.

*
* *

Marx est donc en opposition formelle avec le judaïsme sur les fondements mêmes de la pensée religieuse. Mais il se trouve d'accord avec lui pour combattre le christianisme, avec cette dif-

férence, toutefois, que le conflit entre le judaïsme orthodoxe et le christianisme repose surtout sur la conception de la Divinité, tandis que ce sont plus particulièrement les idées sociales du christianisme que Marx combat, faute d'ailleurs de les avoir bien comprises.

L'éternel différend entre le christianisme et la Synagogue a pour objet essentiel la personne du Christ. Les chrétiens croient que Jésus est à la fois Dieu et Messie; les Juifs le considèrent comme un imposteur et ne voient dans la religion chrétienne qu'une monstrueuse idolâtrie. La divergence des idées est ici totale et le fossé impossible à combler. Il y a entre le judaïsme orthodoxe et le christianisme un antagonisme millénaire. Toute la littérature rabbinique est là pour en témoigner. Si l'on passe en revue les livres de la Synagogue à *caractère obligatoire* ou *non obligatoire*, on est frappé de l'esprit d'hostilité des Juifs croyants à l'é-

gard du christianisme. Cela se retrouve même dans ceux de leurs ouvrages qui ont été plusieurs fois soumis à la censure, tant des chrétiens que des Juifs eux-mêmes. Dans certains livres de prières, comme par exemple ceux dont on se servait encore en Pologne dans la première moitié du XIX^e siècle, on peut relever des allusions au christianisme qui ne sont rien moins que malveillantes. Eisenmenger, illustre professeur de langues orientales à l'université de Heidelberg, en dépit du reproche de partialité qu'on peut lui faire, à juste titre, à propos de son grand ouvrage *le Judaïsme dévoilé*, n'en a pas moins traduit avec une exactitude scrupuleuse, en mettant toujours le texte hébreu ou rabbinique à côté de la traduction, certaines de ces prières; et, franchement, ces dernières ne brillent guère par l'esprit de tolérance et les chrétiens s'y trouvent fortement malmenés.

D'ailleurs, on rencontre dans les écrits rabbiniques un nombre considérable de livres hostiles au christianisme. Parmi ceux-là, les deux plus connus des spécialistes sont intitulés *Tholedoth Yeschou* (Génération de Jésus) et *Maasé Talouy* (Histoire du pendu). Les Juifs ont aussi trois *Nitsachons* ou *Livres victorieux*, publiés contre les chrétiens et l'histoire de l'Évangile, dont le premier est de R. Matatiah, le second de R. Lipman, et le troisième de R. Joseph Kimchi. On peut y joindre le livre de R. Bechai, intitulé *Cad Hakkemach*, et les écrits de R. Isaac Abarbenel.

En parcourant tous ces auteurs, on ne peut manquer de se convaincre qu'à travers les siècles passés et jusqu'à nos jours, tous les ennemis du christianisme ont emprunté leurs armes directement ou indirectement aux arsenaux de la Synagogue.

*
* *

Mais revenons à Karl Marx et voyons un peu quels sont les jugements qu'il porte sur le christianisme. Ici, j'avertis le lecteur qu'en écrivant ces pages je n'ai jamais eu un seul instant l'intention de faire de l'apologétique chrétienne. Je ne veux parler des questions religieuses qu'en restant systématiquement sur le plan historique et humain. J'analyse des idées et des sentiments. Je m'efforcerai, afin de rester objectif, d'éviter soigneusement tout postulat métaphysique et de faire abstraction de tout esprit de secte, de classe ou de race. Cette forme *d'extériorisation* me paraît conforme au rôle *d'observateur impartial et compréhensif* que je veux remplir ici.

Voici dans quels termes s'exprime Karl Marx :

« Les principes sociaux du christia-

« nisme ont justifié l'esclavage anti-
« que, glorifié le servage médiéval, ils
« sont prêts, au besoin, à faire égale-
« ment l'apologie de l'oppression du
« prolétariat, ils en seront quittes à
« jouer l'apitoiement. Les principes
« sociaux du christianisme prêchent la
« nécessité d'une classe dominante et
« d'une classe opprimée, et se bornent
« à faire le pieux souhait que la pre-
« mière soit charitable à la dernière.
« Les principes sociaux du christia-
« nisme placent au ciel la compensa-
« tion de toutes les infamies, et jus-
« tifient par là leur maintien sur la
« terre. Les principes sociaux du chris-
« tianisme expliquent toutes les bas-
« sesses dont les opprimés sont victi-
« mes de la part des oppresseurs ou
« bien comme une juste punition du
« péché originel, ou bien comme des
« épreuves imposées aux élus par la sa-
« gesse du Seigneur. Les principes so-
« ciaux du christianisme prêchent la

« lâcheté, le mépris de soi, l'abaisse-
 « ment, la servilité, l'humilité, bref
 « toutes les propriétés mêmes de la
 « canaille : le prolétariat ne se laissera
 « pas traiter comme la canaille; le cou-
 « rage, la dignité, la fierté, le senti-
 « ment de l'indépendance lui sont plus
 « nécessaires encore que le pain. Les
 « principes sociaux du christianisme
 « sont serviles, et le prolétariat est ré-
 « volutionnaire. »

« ... Le monde religieux n'est que
 « le reflet du monde réel. Pour une
 « société de producteurs de marchan-
 « dises où le rapport général de pro-
 « duction leur fait traiter leurs pro-
 « duits comme des marchandises, donc
 « comme des valeurs, et comparer,
 « sous cette forme simple, leurs tra-
 « vaux privés les uns aux autres en tant
 « que travail humain égal, la forme
 « de religion la mieux appropriée est
 « le christianisme avec son culte de
 « l'homme abstrait — surtout dans son



« développement bourgeois, protestantisme, déisme, etc... »

« ... Le christianisme est la religion spéciale du capital. »

*
* *

Tous les jugements précédents ont pour eux la force de l'affirmation. Mais c'est tout ! Ils ne résistent guère à un examen sérieux. On reste confondu devant un ensemble aussi imposant d'idées fausses. On voit très bien que Marx, de bonne foi par hypothèse, ne s'est jamais livré à une étude sérieuse et approfondie des principes généraux du christianisme. Il n'a donc pas compris tout ce qu'il peut y avoir, à l'état potentiel, de force révolutionnaire dans les idées morales prêchées par le Galiléen. Le respect de la personne humaine, fondement même de l'idée chrétienne, est la condamnation à mort de l'esclavage antique, du servage médié-

val, de toute oppression de classe, que cette classe soit bourgeoise ou prolétarienne. Toutes les « bassesses dont les opprimés sont victimes de la part des oppresseurs » s'expliquent trop, hélas ! par le seul fait que ces derniers ne cherchent pas le « royaume de Dieu et sa justice », et qu'ils oublient *volontairement et par le plus coupable égoïsme* la fameuse doctrine si agissante et si altruiste : « Faites aux hommes tout ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous-mêmes. » Enfin, les onze millions de martyrs qui, dans les trois premiers siècles de notre ère, ont sacrifié leur vie en témoignage de leur foi n'étaient certes pas des lâches ! pas plus d'ailleurs que les pieux ancêtres de Karl Marx, que les bûchers n'effrayaient pas, eux aussi ! C'est le Christ qui a dit que l'homme ne vit pas seulement de pain, et Karl Marx ne fait ici que reprendre, sans le savoir, cette parole quand il nous affirme que « le

« courage, la dignité, la fierté, le sentiment de l'indépendance lui (il s'agit du prolétariat) sont plus nécessaires encore que le pain ».

La grande différence qui existe entre la révolution marxiste et la révolution chrétienne est que la première n'a confiance que dans la force matérielle et croit, grâce à elle, à la réalisation immédiate et brutale de l'âge d'or, tandis que la seconde a foi dans la force irrésistible des idées altruistes et corollairement dans leur réussite pacifique et leur efficacité indéfiniment progressive.

Marx nous dit aussi que « le christianisme est la religion spéciale du capital ». Or, le christianisme est absolument indifférent aux formes changeantes de la propriété. Les biens de ce monde ne sont pas pour lui le but suprême des efforts humains, mais bien un simple instrument mis à la disposition de l'homme pour lui permettre d'acquérir et de conserver l'autonomie

nécessaire à l'exercice de ses vertus morales. Qu'importe au christianisme que la propriété soit, à certaines époques, individuelle, et, à d'autres, collective! Ferdinand Brunetière avait déjà souligné cela dans l'analyse pénétrante qu'il fit, un jour, du fameux discours de Saint-Mandé, dans lequel Alexandre Millerand proclamait sa foi juvénile dans l'avenir du collectivisme. *Quantum mutatus!* Ce que le christianisme n'admet pas, c'est l'oppression de l'homme par l'homme ou par les collectivités. La Société, l'État, ne seront jamais déifiés par lui, et certaines formes de propriété qui pourraient, à une époque déterminée, faciliter l'oppression des êtres humains n'auront jamais l'estime du vrai chrétien. A l'encontre de Karl Marx, qui très souvent confond la cause avec l'effet, le christianisme ne porte pas sur les biens de ce monde les mêmes jugements de valeur que le prophète du collectivisme. Les produits

de l'activité humaine, aussi bien intellectuels que matériels, n'acquièrent de prix aux yeux du chrétien que par l'usage que l'homme peut en faire. Le capital, la propriété privée, les résultats pratiques des découvertes scientifiques, les secrets péniblement arrachés à la nature par le savant ou l'inventeur n'ont, par eux-mêmes, aucune valeur sociale. Tout dépend de la façon d'en user; et c'est ici qu'intervient l'activité directrice de la volonté humaine qui conditionne l'usage, bon ou mauvais, des richesses acquises par l'humanité. De nos jours, le rêve d'Icare s'est trouvé réalisé : le domaine des airs n'est plus exclusivement réservé à l'insecte ou à l'oiseau. La machine volante sillonne les larges avenues du ciel. Or elle peut être employée, au gré de la volonté humaine, aussi bien à transporter de paisibles voyageurs qu'à jeter des bombes meurtrières sur d'inoffensives populations. De même, les anes-

thésiques soulagent l'humanité souffrante, mais servent aussi d'instrument de travail au « gangster » pour dévaliser commodément ses victimes! On pourrait indéfiniment multiplier de pareils exemples.

Préjugés religieux, préjugés sociaux à l'égard de la mentalité et de la civilisation chrétiennes, telles sont, en définitive, les composantes de la résultante des forces conjuguées du judaïsme croyant et du marxisme.

Laissons de côté les esprits religieux qui sont aujourd'hui en minorité dans les hautes sphères du judaïsme, et d'ailleurs beaucoup moins sectaires que leurs ancêtres, et demandons-nous pourquoi les adhérents juifs du marxisme, dégagés de toute croyance, se montrent non pas indifférents, mais réellement hostiles à l'idée chrétienne. Le problème vaut d'être examiné en détail, car il soulève une foule de questions intéressantes.

*
* *

Il y a d'abord, incontestablement, une question d'atavisme et de tempérament. Si, par exemple, nous considérons le peuple français à l'heure actuelle, nous constatons que, dans son immense majorité, il ne pratique plus la religion de ses ancêtres, comme aux siècles de foi. Dans la grande classe populaire de nos villes et de nos campagnes, on reçoit le baptême, on fait sa première communion, on se marie à l'église et on ne se fait pas encore enterrer civilement. Mais la pratique religieuse quotidienne n'existe plus et l'on assiste de moins en moins à la messe du dimanche. En un mot, mises à part les quatre grandes circonstances de la vie mentionnées plus haut, le peuple de chez nous vit pratiquement dans l'indifférence religieuse la plus absolue.

Les hautes classes de la société fran-

çaise sont sans doute plus pratiquantes ; mais on peut leur reprocher, dans leur ensemble, de considérer souvent la religion d'un point de vue purement mondain et surtout de manquer totalement de sens social. Leur égoïsme a certainement permis à certains agitateurs d'exploiter, avec quelque raison, cette *invidia democratica* qui sommeille dans l'âme de tout homme du peuple qui se sent d'autant plus lésé qu'il est lui-même moins favorisé par la fortune, qu'il voit les grands de la terre étaler un luxe plus insolent et, suivant la parole de Victor Hugo, considérer l'Église non pas comme leur mère, mais bien comme leur servante !

Et cependant, ce même peuple français, presque entièrement laïcisé, reste malgré tout fortement imprégné des idées morales et sociales du christianisme. Il y a chez lui une *hérédité chrétienne* indéniable et qui persiste indéfectiblement dans sa mentalité en

dépît de toutes les tentatives que l'on a pu faire jusqu'ici pour l'extirper. On en a la preuve irréfutable dans la part qu'il prend aux grands mouvements de justice sociale et de solidarité de nos temps présents.

En ce qui concerne le peuple juif, car il y a un peuple juif, on peut même dire une race juive, on observe un phénomène atavique qui n'est pas sans offrir quelque analogie avec celui que nous avons décrit relativement au peuple français. Qu'il soit croyant ou incroyant, le Juif a conservé dans son esprit tous les préjugés que ses doctes et savants rabbins lui ont inculqués depuis de très nombreux siècles. Ces préjugés sont de deux sortes : les uns ont un caractère national, les autres un caractère religieux. Et il est remarquable qu'ils ont persisté avec plus d'intensité peut-être dans la mentalité des Juifs marxistes que dans celle des Juifs croyants.

Le mosaïsme avait érigé en principe la doctrine suivante, reçue de Dieu sur le mont Sinaï : « Et tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis l'Éternel ! » Le prochain, dans la Bible, désigne tous les hommes, sans exception, *Juifs et non-Juifs*. Or, les disciples de Juda le Saint (135-220 après J.-C.), célèbre commentateur de la loi mosaïque et fondateur du judaïsme, ont, par une interprétation erronée du texte sacré, posé comme un axiome indiscutable que le prochain ne désignait que le *seul Juif*; les non-Juifs étant formellement exclus de cette grande loi d'amour. C'est avec une pareille mentalité, pleine de misanthropie, que les Juifs de la dispersion ont abordé les autres groupes ethniques dans les siècles passés. S'ils n'ont jamais eu d'amitié pour les peuples païens, qu'ils considéraient comme idolâtres, on peut dire qu'ils ont profondément méprisé les peuples chrétiens et musulmans. A

l'égard de ces derniers, le préjugé religieux a joué peut-être encore plus que le préjugé national ; car les docteurs juifs considéraient les chrétiens et les musulmans comme des déserteurs de leur culte et ils éprouvaient beaucoup de jalousie à la vue du développement rapide de ces deux religions rivales de la leur.

C'est ce poison qu'ils ont versé dans l'âme du peuple juif et qu'à l'heure actuelle les fils de Jacob ne sont point parvenus à éliminer de leur mentalité. L'intellectuel juif surtout est resté profondément intoxiqué. Ce sont ses réactions vis-à-vis des non-Juifs qui sont intéressantes à étudier. « Je vous hais ! » a dit l'un d'eux. Je ne sais si cette parole est authentique ; mais elle peint bien l'état d'esprit de l'intellectuel juif marxiste ; en tous cas, « *se non è vero, è bene trovato !* »

Quelles sont les sources de cette haine ? Il faut les chercher dans deux

jugements de valeur dont on peut contester le bien-fondé, mais auxquels on ne peut refuser les circonstances atténuantes parce qu'ils partent d'une conviction profonde et sincère. Le premier a été exprimé par Karl Marx sous cette forme lapidaire : *la religion est l'opium du peuple*. Il s'agit, sans aucun doute, dans cette formule de Marx universellement adoptée par ses disciples, de la religion chrétienne. Le second résulte d'un amas de vieilles haines ataviques, qui remonte au cerveau de l'intellectuel juif à la seule pensée du mépris dans lequel les peuples chrétiens ont tenu jadis ses ancêtres et des violences, souvent injustes, qu'ils leur ont fait subir. C'est, en un mot, l'esprit de *vendetta* qui anime cette tenace rancune.

*
* *

Outre la croyance en un Homme-Dieu, croyance qui lui paraît peut-être

encore plus monstrueuse qu'au Juif religieux, le disciple de Karl Marx a d'autres griefs à formuler à l'égard du christianisme. Il est, en effet, profondément convaincu que toute une catégorie d'êtres humains, en l'espèce les prêtres de la religion chrétienne, ne sont institués que pour exploiter la crédulité humaine et chloroformer les masses en leur prêchant de tout accepter ici-bas, puisque, en se soumettant aux pires injustices, elles trouveront au ciel une compensation à toutes les infamies qu'elles endurent sur cette terre. Je me garderai bien de suivre les marxistes sur le terrain théologique : ils sont libres de croire ce qu'ils veulent ! Mais ils sont dans l'erreur quand ils attribuent au clergé catholique ou au clergé protestant l'arrière-pensée systématique de poursuivre l'avilissement des masses et de servir d'auxiliaires conscients à l'effroyable égoïsme des puissants de ce monde. C'est que, pour la plupart, ces Juifs

n'ont pas fréquenté les milieux qu'ils jugent si sévèrement; et c'est profondément regrettable. Les connaissant mal, ils sont portés à leur attribuer des intentions qu'ils n'ont pas. C'est l'amour de Dieu, le désir de sauver les âmes, la charité chrétienne dans ce qu'elle a de plus pur, la soif de l'apostolat qui, seuls, animent la plupart des jeunes gens de chez nous qui se destinent à la vie sacerdotale. On ne peut que s'incliner devant une pareille noblesse de sentiments. Mais la perfection n'est pas de ce monde, et bien souvent, il faut le reconnaître, notre clergé catholique, par ailleurs si vertueux, a prêté le flanc à certaines critiques. Par suite d'erreurs regrettables dans sa formation, notamment à l'époque où vivait Karl Marx et surtout pendant toute la seconde moitié du XIX^e siècle, notre clergé a paru manquer profondément de sens social. Il a donné à la foule des petits et des humbles l'impression très

nette qu'il était le prisonnier des classes sociales riches parce que ces dernières, avec une certaine ostentation, subventionnaient de leurs deniers les bonnes œuvres catholiques. Dans nos campagnes, le curé passait et passe parfois encore aux yeux du paysan pour avoir partie liée avec le châtelain du village. Le presbytère et le château représentaient les deux pôles d'oppression des masses et symbolisaient, par leur alliance, le désir de maintenir dans la médiocrité les fils du peuple intelligents et travailleurs. En fait, le clergé a trop marché, politiquement et socialement, à la remorque du conservatisme, et ce fait, sensible dans nos campagnes, ne l'a pas moins été dans nos grandes villes, où les hautes sphères ecclésiastiques ont trop souvent fermé les yeux sur les manœuvres égoïstes des classes possédantes. Cela n'a pas échappé aux regards perspicaces des marxistes et ils ne se sont pas privés du

malin plaisir de dénoncer un fâcheux état de choses, qui n'a pu que nuire au prestige et à l'influence de l'Église pendant ces quatre-vingts dernières années. Il faut ajouter que les Ordres religieux n'ont pas été non plus exempts de ces mêmes défauts et qu'un célèbre polémiste a pu même leur reprocher, à bon droit, un certain « égoïsme collectif ». Tout cela a contribué indiscutablement à maintenir un très grand nombre de Juifs dans un profond état d'hostilité à l'égard du christianisme, et à les rejeter vers le marxisme, qui leur apparaissait alors comme une grande force libératrice de la pensée humaine et corollairement comme un puissant levier d'émancipation sociale.

*
**

Dans la lutte entreprise par les intellectuels juifs révolutionnaires contre les nations, ce sont, comme nous l'a-

vons dit plus haut, les rancunes d'un passé chargé de cruels souvenirs qui hantent certainement leurs esprits. Israël a pris jadis et encore aujourd'hui deux positions bien nettes vis-à-vis des peuples non juifs. Une première, à caractère religieux, que j'ai qualifiée de *marranisme* (1), une seconde, à caractère antinational, et qui n'est autre que l'internationalisme marxiste.

Le savant professeur allemand Werner Sombart, dans son livre intitulé *les Juifs et la vie économique*, nous dit ceci, à propos du marranisme : « La
« multiplication subite de faux païens
« juifs, de faux musulmans juifs, de
« faux chrétiens juifs, constitue un
« phénomène tellement extraordinaire,
« tellement unique dans l'histoire de
« l'humanité, qu'on demeure étonné
« et stupéfait toutes les fois qu'on a
« l'occasion de l'approfondir. »

(1) Voir *Judaïsme et Hitlérisme*, p. 97.

C'est, en effet, la chose la plus étrange que l'on puisse rencontrer ; mais elle s'explique assez facilement. Parmi les sectes qui ont jadis exercé leur influence dans la composition et la rédaction du Talmud, code suprême de la pensée religieuse juive, on remarque celle des hérodiens. Ces docteurs possaient en principe qu'il était parfaitement permis aux Juifs de changer *en apparence* de religion, quand ils y étaient contraints par la force ou quand, tout simplement, ils pouvaient tirer de ce changement des avantages vraiment substantiels, soit pour les individus, soit pour la collectivité. Et le célèbre historien juif Flavius Josèphe, dans ses *Antiquités* (xii, 5), nous montre que cette pratique était en usage, chez les Israélites, dès les temps les plus anciens. Les docteurs hérodiens n'avaient donc fait que conférer un caractère de légitimité à une attitude en quelque sorte millénaire. Or c'est pré-

cisément cette attitude que de nombreux Juifs ont prise en Espagne, pendant plusieurs siècles, à l'égard de la religion catholique. Les Marranes espagnols, tout en pratiquant ostensiblement le catholicisme, suivaient en secret tous les rites du judaïsme, auquel ils étaient restés profondément attachés. Chose extraordinaire et qui laisse profondément rêveur l'historien, tant paraît étrange un pareil phénomène, les Marranes ne se contentaient point de se soumettre aux lois de l'Église; ils allaient plus loin encore et poussaient la dissimulation jusqu'à ses extrêmes limites. C'est ainsi que beaucoup d'entre eux, hommes et femmes, n'hésitaient pas à pénétrer dans les Ordres religieux pour se faire moines ou religieuses. Bien plus, il y avait des prêtres et même des évêques qui étaient marranes! Si les historiens juifs eux-mêmes ne nous le disaient, nous aurions peine à le croire. Dans un passage

de son *Histoire des Juifs*, Graetz nous parle « des Marranes espagnols et portugais qui, sous le masque chrétien « et sous l'habit de moine, ont entre-
« tenu dans leur cœur, avec un soin « jaloux, la flamme sacrée de la religion paternelle et ont sapé les fondements de la puissante monarchie catholique ». On ne peut s'empêcher après cela de penser au cheval de Troie ! La réaction espagnole se fit cruellement sentir sous la forme policière de l'Inquisition, accompagnée des cruautés d'un Torquemada. Plusieurs siècles de luttes entre les Marranes et leurs bourreaux : tout ce bilan d'atrocités est certes resté profondément gravé dans l'âme juive, et l'on comprend fort bien le sens atavique de cette parole : « Je vous hais ! » Au surplus, les Juifs ont pratiqué ce *mimétisme religieux* tout aussi bien à l'égard du paganisme, comme le célèbre Rabbi Eléazar ben Parta, faux païen sous l'empereur

Adrien, qu'à l'égard de l'islamisme, comme le fit l'illustre Maimonide, ou du protestantisme, comme Henri Heine.

De nos jours, ils ont trouvé l'Église rêvée, où ils peuvent pratiquer le *mar-ranisme* sans risques ni périls. Il s'agit de la Franc-Maçonnerie. A l'encontre de l'Église catholique, qui impose à ses fidèles la croyance en des dogmes bien définis, ainsi que des pratiques religieuses très strictes, ce qui devait parfois être bien écœurant pour les Marranes, la Franc-Maçonnerie n'exige aucun renoncement de la part des Juifs. Ils peuvent, tout en étant de bons francs-maçons, rester de bons Juifs, fidèles à leur religion et surtout à leur race. Aussi le nombre de Juifs francs-maçons augmente-t-il tous les jours. Les ennemis des Juifs et des francs-maçons ont parlé du péril judéo-maçonique. Chez beaucoup de ces écrivains hostiles à la Loge et à la Synago-

gue, on a fortement agité la question de savoir si la Franc-Maçonnerie n'était pas d'origine juive. La plupart d'entre eux n'hésitent pas à l'affirmer; mais j'avoue qu'en dépit de certaines coïncidences troublantes, je ne partage pas cette opinion.

On a beaucoup écrit sur la Franc-Maçonnerie. Comme le dit si bien M. Bernard Fay, que je considère comme une autorité dans cette matière (1), « depuis trente ans on a pu-
« blié un grand nombre de livres sur
« la Franc-Maçonnerie, mais la plu-
« part d'entre eux jettent peu de lu-
« mière sur le problème et n'aident
« guère à s'y reconnaître ».

« Les historiens maçonniques s'inté-
« ressent vivement à tous les problèmes
« qui touchent le rituel de leur ordre
« et son fonctionnement administratif,

(1) *La Franc-Maçonnerie et la révolution intellectuelle au XVIII^e siècle.*

« ils apportent à traiter ces questions
« un soin qui ne manque pas de lasser
« le lecteur profane et d'embrouiller
« l'historien plus soucieux du fond que
« de la forme. »

« Les historiens non-maçons sont, en
« général, guidés par un désir de dé-
« noncer la Maçonnerie qui les en-
« traîne le plus souvent à transformer
« leurs ouvrages en plaidoyers viru-
« lents ou en romans policiers. »

« Les historiens universitaires, gui-
« dés par un instinct de prudence et le
« souci de l'exactitude, se contentent
« d'ordinaire de rechercher des preu-
« ves positives qu'ils ne trouvent pas,
« en sorte qu'ils sont amenés à con-
« clure d'une façon négative. »

Dans toutes ces questions que soulè-
vent aussi bien l'étude du problème
juif que celle du problème maçonnique,
problèmes qui comportent tous
deux une grande part de mystère, il
faut s'inspirer, comme le fait M. Ber-

nard Fay, d'une seule passion, « la passion de comprendre ». Aussi est-il absolument dans le vrai quand il nous dit dans la préface de son livre : « Je me
 « suis plutôt attaché à comprendre
 « qu'à prouver, et mon effort dans ces
 « pages ne visera pas à convaincre des
 « incrédules, mais à offrir un moyen
 « de comprendre à ceux qui aiment
 « comprendre. »

Comme l'a très bien montré ce savant auteur, la Franc-Maçonnerie est une *forme de religion*. Ses fondateurs, qui sont des Anglais, sont partis de quelques principes simples. Pour eux, le christianisme a fait son temps et il faut lui substituer une religion plus vaste, plus compréhensive. Il faut amener progressivement et sagement les peuples à un déisme raisonnable. Comme le dit fort bien M. Bernard Fay, « la Franc-Maçonnerie croit dans
 « la puissance de l'esprit humain et
 « dans la valeur de la science humaine,

« qu'elle vénère comme la base de
« toute connaissance, la source de
« toute certitude, fût-elle religieuse.
« Sa foi dans la Science l'amène néces-
« sairement à croire dans le Progrès. »
Elle veut être la religion de l'avenir,
celle qui remplacera toutes les autres.
A la vieille conception de la charité
chrétienne, elle substituera le dogme de
la solidarité humaine. Elle organisera
ses rites — c'est encore M. Bernard
Fay qui parle — « de façon à leur don-
« ner un caractère symbolique et syn-
« crétique qui convienne à la fois aux
« chrétiens, aux déistes scientifiques
« et aux philosophes néo-païens ». Et
dans un autre passage très caractéristi-
que, le même savant et perspicace his-
torien nous dit ceci : « La Maçonnerie,
« qui n'avait point voulu être une reli-
« gion, s'était du moins constituée
« comme une forme de religion et
« comme un cadre religieux. Son rituel
« et ses prescriptions, sans imposer

« aucune formule dogmatique, ame-
« naient l'esprit à se détacher des reli-
« gions révélées et à se tourner vers un
« déisme scientifique, panthéiste et as-
« trologique. Elle était faite pour con-
« tenir, soutenir et utiliser un mysti-
« cisme newtonien. Nous avons vu que
« ce fut bien le cas, et que pour les
« maçons fervents et orthodoxes, qu'ils
« se nomment Ramsay ou Franklin,
« cette religion des mondes était insé-
« parable de leur zèle maçonnique.
« C'est Newton qui a rendu possible la
« croisade maçonnique du XVIII^e siè-
« cle en offrant une doctrine qui ral-
« liait à la fois les astrologues scienti-
« fiques et panthéistes comme Boulain-
« villiers, et les savants déistes comme
« Désaguliers. Au XVIII^e siècle, ahuri
« par la découverte de la pluralité des
« mondes, grisé par l'impression nou-
« velle de se trouver au milieu d'uni-
« vers fourmillants et peuplés d'êtres
« innombrables, mystérieux et pro-

« ches, dégoûté par là même du chris-
« tianisme qui lui apparaissait comme
« une doctrine d'intérêt local et toute
« terrestre, Newton avait fourni une
« théorie cosmique qui devenait un
« culte, et dont la Maçonnerie fit sa
« mystique intime dont elle vécut. »

J'ignore si Albert Einstein est franc-maçon, mais ce Juif extrêmement représentatif de sa race, ce nouveau Newton, comme l'appellent ses amis et admirateurs, a écrit des pages qui s'accordent parfaitement avec l'intime pensée des fondateurs de la Maçonnerie. Les suivantes, tirées de son très intéressant ouvrage *Comment je vois le monde*, traduction Cros, et intitulées « Religion et Science », sont d'un intellectuel juif moderne parlant un langage que ne désavoueraient pas les premiers maîtres de la Franc-Maçonnerie. On comprendra, après les avoir lues, tout l'attrait que peut exercer la Maçonnerie sur les esprits les plus distin-

gués du monde juif, et avec quelle joyeuse facilité beaucoup d'entre eux peuvent pénétrer dans les loges et s'adapter aisément à leur esprit.

Voici comment s'exprime Einstein :

« Tout ce qui est fait et imaginé par
 « les hommes sert à la satisfaction des
 « besoins qu'ils éprouvent ainsi qu'à
 « l'apaisement de leurs douleurs. Il
 « faut toujours avoir ceci présent à
 « l'esprit si l'on veut comprendre les
 « mouvements intellectuels et leur dé-
 « veloppement. Car les sentiments et
 « aspirations sont les moteurs de tous
 « les efforts et toute la création de
 « l'humanité, pour sublime que cette
 « création se présente à nous. Quels
 « sont donc les besoins et les senti-
 « ments qui ont conduit l'homme à
 « l'idée religieuse et à la foi dans leur
 « sens le plus étendu? Si nous réflé-
 « chissons à cette question, nous
 « voyons bientôt que l'on trouve au
 « berceau de la pensée et de la vie re-

« ligieuse les sentiments les plus di-
« vers. Chez l'homme primitif, c'est
« avant tout la crainte qui provoque
« les idées religieuses, crainte de la
« faim, des bêtes féroces, de la mala-
« die, de la mort. Comme à cet échelon
« inférieur les idées sur les relations
« causales sont d'ordinaire des plus
« réduites, l'esprit humain nous forge
« des êtres, plus ou moins analogues
« à nous, dont la volonté et l'action
« régissent les événements redoutés.
« On pense à disposer favorablement
« ces êtres en exécutant des actes et en
« faisant des offrandes qui, d'après la
« foi transmise d'âge en âge, doivent
« les apaiser ou nous les rendre favo-
« rables. C'est dans ce sens que j'ap-
« pelle cette religion la religion-ter-
« reur; celle-ci n'est pas créée, mais
« du moins stabilisée essentiellement
« par la formation d'une caste sacer-
« dotale spéciale qui se donne comme
« l'intermédiaire entre ces êtres redou-

« tés et le peuple, et fonde là-dessus
 « sa position dominante. Souvent le
 « souverain ou le chef d'État, qui s'appuie sur d'autres facteurs, ou encore
 « une classe privilégiée, unit à sa souveraineté les fonctions sacerdotales
 « pour donner plus de stabilité au régime existant; ou bien il se crée une
 « communauté d'intérêts entre la caste qui détient le pouvoir politique et la caste sacerdotale.

« Il y a une deuxième source d'organisation religieuse, ce sont les sentiments sociaux. Père et mère, chefs des grandes communautés humaines, sont mortels et faillibles. L'aspiration ardente à l'amour, au soutien, à la direction provoque la formation de l'idée divine sociale et morale. C'est le Dieu-Providence qui protège, fait agir, récompense et punit. C'est le Dieu qui, selon l'horizon de l'homme, aime et encourage la vie de la tribu, de l'humanité, la vie

« elle-même, qui est le consolateur
« dans le malheur, dans les cas d'aspi-
« rations non satisfaites, le protecteur
« des âmes des trépassés. Telle est l'i-
« dée de Dieu conçu sous l'aspect mo-
« ral et social.

« Dans les Écritures saintes du peu-
« ple juif, on peut observer fort bien
« le développement de la religion-ter-
« reur en religion morale, qui se pour-
« suit dans le Nouveau Testament. Les
« religions de tous les peuples civili-
« sés, en particulier aussi des peuples
« de l'Orient, sont principalement des
« religions morales. Le passage de la
« religion-terreur à la religion morale
« constitue un progrès important dans
« la vie des peuples. On doit se garder
« du préjugé qui consiste à croire que
« les religions des races primitives sont
« uniquement des religions-terreurs, et
« celles des peuples civilisés unique-
« ment des religions morales. Toutes
« ont surtout un mélange des deux,

« avec, cependant, une prédominance
 « de la religion morale dans les éche-
 « lons élevés de la vie sociale.

« Tous ces types de religions ont un
 « point commun, c'est le caractère an-
 « thropomorphe de l'idée de Dieu : il
 « ne se trouve, pour s'élever essential-
 « lement au-dessus de cet échelon, que
 « les individualités particulièrement
 « riches, et des communautés particu-
 « lièrement nobles. Mais, chez tous, il
 « y a encore un troisième degré de la
 « vie religieuse, quoique fort rare dans
 « sa pure expression : je l'appellerai
 « la religion cosmique. Elle est fort
 « difficile à saisir nettement par celui
 « qui n'en sent rien, car aucune idée
 « d'un Dieu analogue à l'homme n'y
 « correspond.

« L'individu ressent la variété des
 « aspirations et des objectifs humains
 « et, par contre, le caractère sublime
 « et l'ordre admirable qui se manifes-
 « tent dans la nature ainsi que dans le

« monde de la pensée. L'existence in-
« dividuelle lui donne l'impression
« d'une prison, et il veut vivre en pos-
« sédant la plénitude de tout ce qui est,
« dans toute son unité et son sens pro-
« fond. Dès les premiers échelons du
« développement de la religion, par
« exemple dans maints psaumes de
« David ainsi que chez quelques pro-
« phètes, on trouve déjà des approches
« vers la religiosité cosmique : mais
« les éléments de cette religiosité sont
« plus forts dans le bouddhisme,
« comme nous l'ont appris en parti-
« culier les écrits admirables de Scho-
« penhauer.

« Les génies religieux de tous les
« temps ont été marqués de cette reli-
« giosité cosmique qui ne connaît ni
« dogmes ni dieu qui seraient conçus
« à l'image de l'homme. Il ne peut
« donc y avoir aucune Église dont l'en-
« seignement fondamental serait basé
« sur la religiosité cosmique. Il arrive,

« par suite, que c'est précisément
 « parmi les hérétiques de tous les
 « temps que nous trouvons des hom-
 « mes qui ont été imbus de cette reli-
 « giosité supérieure et ont été consi-
 « dérés par leurs contemporains le plus
 « souvent comme des athées, mais sou-
 « vent aussi comme des saints. Consi-
 « dérés à ce point de vue, se trouvent
 « placés les uns à côté des autres des
 « hommes comme Démocrite, François
 « d'Assise et Spinoza.

« Comment la religiosité cosmique
 « peut-elle se communiquer d'homme
 « à homme, puisqu'elle ne conduit à
 « aucune idée formelle de Dieu ni à
 « aucune théorie? Il me semble que
 « c'est précisément la fonction capitale
 « de l'art et de la science d'éveiller et
 « de maintenir vivant ce sentiment
 « parmi ceux qui sont susceptibles de
 « le recueillir.

« Nous parvenons ainsi à une con-
 « ception de la relation entre la science

« et la religion fort différente de la
« conception habituelle. On est enclin,
« d'après des considérations histori-
« ques, à tenir la science et la religion
« pour des antagonistes irréconcilia-
« bles; cette idée repose sur des raisons
« fort compréhensibles. L'homme qui
« est pénétré des lois causales régissant
« tous les événements ne peut pas du
« tout admettre l'idée d'un être inter-
« venant dans la marche des événe-
« ments du monde, à condition qu'il
« prenne au sérieux l'hypothèse de la
« causalité. La religion-terreur, pas
« plus que la religion sociale ou mo-
« rale, n'a chez lui aucune place. Un
« Dieu qui récompense et qui punit est
« pour lui inconcevable, parce que
« l'homme agit d'après des lois inté-
« rieures et extérieures inéluctables et,
« par conséquent, ne saurait être res-
« ponsable à l'égard de Dieu, pas plus
« qu'un objet inanimé n'est responsa-
« ble de ses mouvements. On a déjà

« reproché à la science de miner la
 « morale; sans aucun doute on a eu
 « tort (1). La conduite éthique de
 « l'homme doit se baser effectivement
 « sur la compassion, l'éducation et les
 « liens sociaux, sans avoir besoin d'au-
 « cun principe religieux. Les hommes
 « seraient à plaindre s'ils devaient être
 « tenus par la crainte du châtiment et
 « l'espoir d'une récompense après la
 « mort. On conçoit, par conséquent,
 « que les Églises aient de tout temps
 « combattu la science et poursuivi ses
 « adeptes. Mais, d'autre part, je pré-
 « tends que la religiosité cosmique est
 « le ressort le plus puissant et le plus
 « noble de la recherche scientifique.
 « Seul, celui qui peut mesurer les
 « efforts et surtout le dévouement gi-

(1) Allusion à la fameuse « faillite de la Science » proclamée par F. Brunetière. Ce dernier n'a jamais soutenu qu'une seule chose, à savoir que la Science était impuissante à fonder la morale.

« gantesque sans lesquels les créations
« scientifiques ouvrant de nouvelles
« voies ne pourraient venir au jour,
« est en état de se rendre compte de la
« force du sentiment qui seul peut sus-
« citer un tel travail dépourvu de tout
« lien avec la vie pratique immédiate.
« Quelle joie profonde à la sagesse de
« l'édifice du monde et quel désir ar-
« dent de saisir, ne serait-ce que quel-
« ques faibles rayons de la splendeur
« révélée dans l'ordre admirable de
« l'univers, devaient posséder Kepler
« et Newton pour qu'ils aient pu, dans
« un travail solitaire de longues an-
« nées, débrouiller le mécanisme cé-
« leste! Celui qui ne connaît la recher-
« che scientifique que par ses effets
« pratiques arrive à avoir une concep-
« tion absolument inadéquate de l'état
« d'esprit de ces hommes qui, entourés
« de contemporains sceptiques, ont
« montré la voie à ceux qui, imbus de
« leurs idées, se sont ensuite répandus,

« dans la suite des siècles, à travers
 « tous les pays du monde. Il n'y a que
 « celui qui a consacré sa vie à des buts
 « analogues qui peut se représenter
 « d'une façon vivante ce qui a animé
 « ces hommes, ce qui leur a donné la
 « force de rester fidèles à leur objectif
 « en dépit d'insuccès sans nombre.
 « C'est la religiosité cosmique qui pro-
 « digne de pareilles forces. »

Dans les lignes qui précèdent, Einstein parle non seulement en vrai fils d'Israël, mais, on peut le dire sans hésiter, en disciple moderne de Désaguiers, l'un des fondateurs de la Franc-Maçonnerie anglaise. En bon Israélite, il paraphrase sur le mode scientifique la célèbre parole biblique « *caeli enarrant gloriam Dei* ». Nouvel Ezéchiel, il entrevoit, lui aussi, la mystérieuse *Mercaba* du prophète, sublime chariot de la Divinité cosmique traîné par des bêtes fantastiques. Il nous tient aussi le langage des grands maîtres de la reli-

gion maçonnique quand il nous dit, dans un autre passage de son livre : « La religiosité du savant réside dans l'admiration extasiée des lois de la nature. »

Il y a donc une grande affinité entre la pensée judaïque et la pensée maçonnique. Beaucoup de spécialistes des questions judéo-maçonniques l'ont remarqué depuis fort longtemps; ils ont même noté que ce fait était particulièrement sensible entre juifs et puritains écossais. Mais rien ne nous prouve que la Franc-Maçonnerie soit d'origine juive. Néanmoins, les influences juives dans la Franc-Maçonnerie sont indéniables. Sans entrer dans des détails qui nous éloigneraient par trop de notre sujet, nous nous bornerons à signaler au lecteur quelques curieuses coïncidences.

Il est incontestable que les déistes anglais du XVII^e siècle, fondateurs de la Maçonnerie, étaient en rapports

étroits avec les intellectuels hollandais. Or, on peut dire que les universités hollandaises étaient alors le centre le plus actif de l'antichristianisme. Il ne faut pas surtout perdre de vue que les réfugiés juifs d'Espagne et les marranes espagnols étaient nombreux dans les grandes villes des Pays-Bas, qui servaient, à cette époque, suivant l'heureuse expression de M. Bernard Fay, « de Bourse des idées ». Or, la littérature rabbinique, au XVII^e siècle, constituait déjà un imposant monument. Elle était violemment hostile au christianisme, et les ennemis de la religion chrétienne pouvaient y puiser largement des arguments impressionnants contre la divinité du Christ. Il ne faut pas oublier aussi que la plus grande figure de l'antisémitisme religieux, que le plus redoutable adversaire qui se soit peut-être jamais dressé face à la Synagogue, le protestant Jean-André Eisenmenger, avait fait ses études à l'uni-

versité d'Amsterdam. L'antichristianisme, sous l'influence judaïque, y sévissait à tel point que c'est la polémique du rabbin David Lida, contre le christianisme, qui détermina en quelque sorte la vocation du jeune Eisenmenger et le décida à composer un grand ouvrage où il réunirait tout ce qui lui paraissait erreur ou blasphème dans le judaïsme.

S'il y a entre la Franc-Maçonnerie moderne et le judaïsme des liens spirituels étroits et une parfaite concordance de vues dans leurs conceptions antichrétiennes, c'est en définitive dans les universités hollandaises du XVII^e siècle qu'il faut aller chercher le berceau de cette alliance. Bien des choses s'expliquent alors facilement.

Quoi qu'il en soit, le marranisme maçonnique est aujourd'hui un fait accompli. De plus, la Franc-Maçonnerie, par son immense influence politique, est également un centre d'attraction ir-

résistible pour cette minorité ethnique juive mise en quarantaine dans les siècles passés et encore de nos jours un peu partout. Dans l'Église maçonnique, le Juif trouve un droit d'asile qu'il n'a jamais connu au temps jadis, et l'on comprend qu'il s'y réfugie aujourd'hui avec élan et satisfaction. Est-ce un bien pour l'avenir de la Franc-Maçonnerie? Je ne crois pas devoir me prononcer sur ce point fort délicat! En tout cas, pour l'observateur impartial, cette conjonction du Juif et du franc-maçon n'implique rien de bon à l'égard du christianisme traditionnel.

LE MARXISME ET LES NATIONS

Abordons maintenant la seconde attitude que l'intellectuel juif prend à l'égard des peuples non juifs. Il s'agit, on le devine sans peine, de l'internationalisme marxiste. De tout temps, le Juif de la dispersion a souffert de son contact avec les peuples organisés en nations. Partout il s'est heurté à tout ce que contient d'exclusif le sentiment national. En constatant que le marxisme tend essentiellement à affaiblir l'idée de patrie chez les peuples, l'intellectuel juif se sent pour ainsi dire sur le chemin de la libération; il lui semble qu'il va pouvoir enfin respirer et ne plus être en quelque sorte étouffé dans l'atmosphère étroitement confinée du nationalisme.

Je n'ai pas l'intention de m'étendre ici un seul instant sur les circonstances historiques qui ont conduit Marx à fonder sa fameuse Internationale. Ce qu'il nous importe de connaître et surtout de comprendre, ce sont les raisons profondes, ataviques, qui poussent l'intellectuel juif, en l'espèce Karl Marx, à ébranler les assises des nations pour y substituer consciemment ou inconsciemment les bases nouvelles d'une domination juive mondiale. Deux sentiments président à ce vaste plan de transformation. Le premier prend ses racines dans les profondeurs des préjugés talmudiques à l'égard des peuples non juifs, le second dans une évolution de la pensée religieuse juive qui, abandonnant l'orthodoxie rabbinique, substitue à l'idée du *Messie personnel* celle de *l'ère messianique*, où le monde évoluera vers un type supérieur d'humanité sous la conduite éclairée des élites juives. Ainsi se réalisera l'accom-

plissement des antiques prophéties!

Pour Karl Marx, la société actuelle est mal faite. Elle lui apparaît comme la résultante de tout l'ensemble de la civilisation chrétienne, c'est-à-dire de conceptions philosophiques et sociales que le Juif a congénitalement en horreur. Pour comprendre cela, il faut d'abord connaître le jugement que portait le Juif talmudiste sur les peuples non juifs au milieu desquels il vivait et aussi les sentiments qui l'animaient à leur égard. Naturellement, les Juifs d'aujourd'hui ne professent pas, à l'égard des peuples non juifs, une haine comparable en intensité à celle de leurs aïeux.

Les anciens rabbins avaient pour les peuples chrétiens, musulmans ou païens, le plus profond mépris et une espèce de haine légale. D'où provient une telle hostilité? Du mont Sinaï, répond le Talmud : « Que signifie Har Sinaï? une montagne (Har) d'où est

descendue la haine (Sina) contre les peuples du monde. » Jeu de mots qui contient une grande vérité! En effet, tout le bien que la loi mosaïque ordonne, tout le mal qu'elle défend, en se servant des expressions *ton prochain*, *ton frère*, *ton compagnon*, tout cela, selon le Talmud, est ordonné et défendu en faveur des Juifs seulement, car les non-Juifs ne sont ni les *compagnons*, ni les *frères*, ni le *prochain* des Juifs. Les talmudistes se basent sur les paroles de la loi mosaïque, qui ordonne aux Juifs de soumettre et même d'exterminer les *Amalécites*, etc., pour ériger en maxime que cette ordonnance légale, qui n'était strictement applicable qu'aux nations explicitement désignées dans le texte sacré et qui, par conséquent, avait cessé depuis longtemps d'être en vigueur, devait s'étendre à *tous les temps* et s'appliquer à *tous les peuples non juifs*. Comme le dit le grand Maimonide : « Le précepte

d'extirper Amalek est obligatoire à jamais. » Les docteurs juifs vont même jusqu'à torturer les paroles des prophètes, tels Isaïe, Ezéchiel, Habacuc, pour soutenir que les personnes ou les biens des non-Juifs ont été mis, par ordre de Dieu lui-même, à la discrétion des Juifs. Enfin, la littérature rabbinique fourmille d'expressions à double sens pour désigner les chrétiens et les peuples non juifs; étymologies énigmatiques dont les docteurs israélites ont fait les confidentes des rancunes qu'ils ne pouvaient exercer ouvertement.

Imaginez maintenant un peuple dressé pendant des siècles par de pareils directeurs de conscience et vous mesurerez tout le fiel qui peut entrer dans son âme. Il y a donc une véritable hérédité de haine dans la pensée juive. La fameuse formule : « Je vous hais ! » résume tout et donne la clé de l'énigme. On pourrait d'ailleurs écrire un volume sur un pareil sujet.

C'est avec cet esprit *d'offensive* que les Juifs se sont répandus à travers toutes les nations et se sont partout violemment heurtés au sentiment national des peuples. Il est donc assez naturel que les grands Juifs comme Karl Marx aient conçu l'idée de lutter contre ce qui cimente l'unité d'un peuple, c'est-à-dire le nationalisme qui se traduit par l'amour de la patrie, du sol et de la race. D'où la création de l'internationalisme marxiste. Pour réussir dans cette vaste entreprise révolutionnaire, il faut coûte que coûte arriver à affaiblir dans les masses non-juives l'idée de patrie et à briser aussi les liens du sang. La meilleure tactique pour y parvenir est d'amener les peuples à détruire leur propre cohésion par des guerres intestines. *La lutte des classes est le moyen rêvé pour porter un coup mortel à toute unité nationale.* C'est l'idée maîtresse de l'œuvre de Karl Marx; c'est le puissant levier avec le-

quel il compte ébranler les assises de tout groupement ethnique. Le point d'appui de ce levier sera tout trouvé dans un des sentiments les plus répandus dans le cœur de l'homme, à savoir la jalousie, fille de l'égoïsme. Prolétaires et bourgeois vont donc s'affronter dans une lutte sans merci ! Mais pour cela il faut créer dans la classe prolétarienne l'*idée-force*, véritable moteur de l'impulsion révolutionnaire. Pour employer une expression à la mode, nous dirons que le « slogan » se résume ici dans une simple épithète appliquée à toutes les manifestations de la vie sociale. On n'aura qu'à prononcer les mots suivants : classe bourgeoise, mentalité bourgeoise, privilèges bourgeois, justice bourgeoise, etc., à l'infini, pour obtenir l'effet voulu. On pourrait même trouver facilement dans la littérature marxiste l'épithète « bourgeois ou bourgeoise » accolée à certains substantifs, en dépit de toute vraisem-

blance et de tout bon sens. Je ferai grâce au lecteur d'une pareille énumération, car elle est la triste expression d'une certaine faiblesse intellectuelle et ne vise qu'à exciter les plus viles passions.

Je ne veux pas ici me poser en défenseur systématique de ce que l'on est convenu d'appeler la classe bourgeoise. Si elle a de très sérieuses qualités, elle a aussi de bien grands défauts. Naturellement, il ne s'agit, dans ma pensée, que des classes dirigeantes françaises. Et, par classes dirigeantes, j'entends bien celles qui peuvent à bon droit prétendre exercer sur la société, soit par leur intelligence, soit par leur haute tenue morale, une influence salutaire dont il serait à la fois injuste et maladroit de se priver.

Le monde des lettres, des sciences et des arts, l'ensemble si remarquable de nos fonctionnaires civils et militaires, le barreau, la médecine, les ingénieurs,

les grands producteurs de la terre ou de l'usine, etc., en un mot tous ces hommes qui ne travaillent pas *manuellement*, mais vivent de leur cerveau, si je puis m'exprimer ainsi, constituent sans aucun doute l'armature la plus solide de notre classe bourgeoise. La France peut être fière de ses élites. On y rencontre des hommes et des femmes d'une haute intelligence et qui font honneur à l'esprit humain. Détruire, comme le veut le marxisme, de pareilles supériorités naturelles et légitimement acquises, sous le fallacieux prétexte de je ne sais quel nivellement par le bas, serait porter un coup mortel au progrès de la société. Les masses populaires ont malheureusement tendance à confondre ces hommes, qui ne travaillent pas de la même manière qu'elles, avec certains mauvais riches, très souvent même nouveaux riches, comme il y en a toujours eu à travers les siècles, véritables parasites de la société,

et qui éclaboussent de leur luxe égoïste les misères qu'ils ont souvent contribué à faire naître et à entretenir.

Dans la grande majorité de nos milieux bourgeois dans le bon sens du mot, on voit fleurir les plus belles vertus. L'amour de la famille, le respect du foyer conjugal, la probité la plus scrupuleuse, une parfaite distinction de manières, qu'il ne faut pas confondre avec l'allure affectée des snobs et des salonnards, une politesse qui, par son universalité, ne fait aucune distinction entre les rangs sociaux, une élégance vestimentaire du meilleur goût, le respect scrupuleux des règles de l'hygiène et de la propreté; telles sont les sérieuses qualités qui peuvent en toute justice être portées à l'actif de notre société bourgeoise. Mais il faut bien reconnaître que cette dernière manque très souvent de sens social, ce qui est un grave défaut, défaut qui, je dois le reconnaître, tend à disparaître chez les jeunes

générations. Il est facile d'expliquer cet état d'esprit, tout en le déplorant, et d'indiquer la façon de remédier à un pareil état de choses. Tous les groupements sociaux qui présentent un caractère bien net de différenciation par rapport à l'ensemble ont une tendance très marquée à pratiquer *l'égoïsme collectif*. Il leur semble que leurs acquisitions de biens matériels, moraux ou intellectuels doivent leur appartenir en propre et sans partage. C'est la caractéristique de l'esprit de corps. Or, la classe populaire de nos campagnes et de nos villes, qui constitue un immense réservoir d'énergie de toutes sortes, présente dans son évolution un certain *décalage* par rapport à la classe bourgeoise. Peuple et bourgeoisie s'en sont d'ailleurs parfaitement rendu compte par eux-mêmes, et c'est cela que les révolutionnaires marxistes se sont vite chargés d'exploiter dans un but facile à comprendre. Les

chefs marxistes veulent opérer la fusion des classes par le bas : ils espèrent ainsi établir plus facilement leur domination sur les masses en les maintenant dans une certaine médiocrité morale. La bourgeoisie, de son côté, a peur de perdre certaines de ses qualités et de ses acquisitions dans une fusion avec des classes moins évoluées. C'est là une des raisons profondes de son égoïsme. Elle préfère se replier sur elle-même; elle n'a pas la générosité de tendre la main à la grande foule des petits et des humbles pour les aider à monter toujours plus haut. Elle n'a pas compris, ou ne veut pas comprendre, que la question sociale est avant tout une question *morale*, une simple question de *bonne volonté*. Ce que l'on veut, on le peut, dit un vieux proverbe français. L'esprit humain, quand il veut réaliser quelque grande œuvre, est d'ailleurs fertile en ressources et possède assez de souplesse pour forger en quelque sorte, au gré de

sa volonté, des institutions adéquates au but poursuivi. En tous cas, cette évolution des classes populaires vers un standard de vie morale et matérielle plus élevé, ce n'est pas l'intellectuel juif marxiste qui se trouve qualifié pour la provoquer, la stimuler et surtout la diriger vers des buts favorables à notre société française. Au risque de paraître verser ici dans un nationalisme trop exclusif, je lui dirai qu'il *n'est pas de chez nous*, et que l'internationalisme, en dépit de certaines apparences, ne sera jamais une doctrine susceptible d'obtenir l'adhésion sans réserve du peuple français. Le sentiment national est, en effet, trop vif chez lui. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer simplement les grandes manifestations de la vie sportive où s'affrontent, sur notre territoire, les champions internationaux. Les grands matches de boxe ou de football, le fameux tour de France cycliste, qui attirent des foules de plus

en plus considérables, sont l'occasion de véritables explosions, je n'ose pas dire de chauvinisme, mais du moins de frénésie patriotique. Dans ces moments-là, l'internationalisme du peuple français apparaît comme une vaste blague, comme une galéjade politique!

Mais, à leur tour, nos classes populaires n'ont-elles pas besoin d'être guidées dans leur ascension vers le mieux-être? C'est sur la jeunesse du peuple que doivent se pencher, avec la plus grande sollicitude, tous les esprits éclairés. Il y a là un rôle magnifique à jouer non seulement pour le législateur, mais encore plus pour nos instituteurs et institutrices. Aujourd'hui, les plus petits de nos villages possèdent, suivant le désir de Victor Hugo,

L'instituteur lucide et grave, magistrat
Du progrès, médecin de l'ignorance, et prêtre
De l'idée.....

Or, il ne suffit plus, à l'heure actuelle, d'instruire la jeunesse popu-

laire. Ce n'est là que la première moitié de la tâche, et il est certain que l'on a jusqu'ici négligé la seconde, la plus importante peut-être, celle qui consiste à élever progressivement les masses vers des destinées meilleures moralement et matériellement. Si l'on a développé l'instruction, on a, par contre, négligé le second élément essentiel du problème : l'éducation morale et matérielle. L'école doit et peut arriver à exercer une influence bienfaisante tendant à créer une véritable croisade contre la grossièreté des propos et des sentiments et en faveur de la propreté physique et morale. A défaut des familles, dont la carence est, hélas ! encore presque complète à l'heure actuelle, l'instituteur et surtout l'institutrice — le rôle de la femme est capital à ce point de vue — doivent prôner le culte de la propreté physique, l'observation scrupuleuse des règles de l'hygiène, toutes choses qui conduisent à la notion de

confort et, par suite, à l'élévation du standard de vie. A cet égard, certaines comparaisons avec l'étranger ne sont point en notre faveur. Un des grands obstacles au rapprochement des classes ne réside pas tant, comme on pourrait le croire à la suite d'une vue superficielle des choses, dans la différence des traitements ou des salaires. Il y a des ouvriers qui sont mieux payés que des ingénieurs sortant de nos grandes écoles ! Ce n'est donc pas la question d'argent qui divise essentiellement et irrémédiablement les classes, mais bien plutôt une simple question *d'éducation*. C'est tellement vrai qu'un bourgeois cent pour cent évitera soigneusement le contact des nouveaux riches, personnages souvent grossiers dans leurs sentiments et leur allure. Aujourd'hui, dans les toutes jeunes générations bourgeoises issues de l'après-guerre, on n'a aucunement le culte de l'argent. On est généreusement prêt à

vivre d'une vie simple, à s'adapter aux nécessités sociales de l'heure présente; mais on ne veut, à aucun prix, abandonner le seul héritage que l'on considère à bon droit comme intangible, à savoir la bonne éducation qui est, en général, l'expression concrète des sentiments nobles et délicats. On professe aussi, dans cette jeunesse, le plus profond mépris pour les politiciens démagogues, nouveaux bourgeois repus et profiteurs, qui n'hésitent pas, dans certains meetings populaires, à « tomber la veste » pour mieux séduire les foules naïves et qui, une fois loin d'elles, revêtiront le frac ou le smoking pour se faire conduire dans de somptueuses voitures chez les belles Égéries des partis révolutionnaires.

Le cinéma et la radio sont également de puissants éducateurs des masses, comme ils peuvent en être aussi les plus grands corrupteurs. Le marxisme juif a depuis longtemps dirigé ses efforts vers

la conquête de ces deux merveilleux instruments de propagande. N'a-t-on pas dit d'Hollywood qu'elle était la cité juive du cinéma ! On pourrait continuer à l'infini sur ce thème et d'autres analogues.

Les révolutionnaires juifs tendent aujourd'hui à envahir presque toutes les branches de l'activité humaine. Ils cherchent, avant tout, à s'emparer de tous les leviers de commande. La finance internationale, la presse des États dits démocratiques, les grands postes de commandement de ces mêmes États seront bientôt — ils l'espèrent du moins — entièrement sous leur contrôle. Nouveau Samson, le Juif marxiste va donc pouvoir enfin secouer les colonnes du Temple maudit et, contrairement au juge d'Israël qui n'a pas survécu aux ruines accumulées, bâtir un nouveau Temple, bien à lui, cette fois, et symbole de la domination future des Juifs sur l'ensemble des autres

peuples. Tel est le rêve de l'Israélite marxiste.

*
*
*

Nous sommes donc conduits tout naturellement à étudier cette conception messianique de l'impérialisme juif. Tout d'abord, voici le point de vue de l'orthodoxie judaïque. Si beaucoup de peuples de l'antiquité, et même des temps présents, situent l'âge d'or dans la nuit du plus lointain passé, les Juifs orthodoxes, eux, le placent, au contraire, dans l'avenir. Le mystérieux personnage qui doit présider à ces temps glorieux sera « l'oint » du Seigneur, le Messie. Les docteurs d'Israël sont d'accord pour nous dire que ce Messie sera un *être humain et un Juif*, chargé par l'Éternel d'apporter à ses frères la paix, la joie et le bonheur. Ce sera la fin des tribulations d'Israël : l'antisémitisme n'existera plus, et le

peuple élu apparaîtra aux yeux des non-Juifs comme un peuple de « bénis ». Le Messie opérera la réunion des tribus d'Israël. Cette réunion des tribus sera précédée d'un événement merveilleux, la restauration de la Cité Sainte et le relèvement du temple de Jérusalem. Toutes les nations seront alors assujetties aux Juifs, et les Juifs disposeront à leur gré des individus qui les composent et de leurs biens. Telle est la conception messianique du judaïsme orthodoxe; on voit tout ce qu'elle contient d'impérialisme à l'état potentiel.

Pour les Juifs marxistes, détachés de toute croyance religieuse, mais restant intoxiqués, souvent à leur insu, par le poison talmudique, le Messie n'est point un homme, un personnage; c'est l'époque philosophique, scientifique que nous voyons évoluer sous nos yeux, et où seront définitivement renversés les superstitions religieuses ainsi que l'édifice vermoulu de la civilisation

chrétienne. Le Juif, dispersé parmi les nations, loin de voir dans cette dispersion même une cause de faiblesse, prend au contraire conscience de sa force. Il lui semble qu'il avance à pas de géant, qu'il remplit du bruit de ses doctrines réformatrices le temps et l'espace et que l'heure de sa dictature n'est pas éloignée. Voici comment s'exprime Karl Marx, d'après une citation tirée du livre remarquable de M. de Vries de Heekelingen (1) : « Dans cette organi-
« sation nouvelle de l'humanité, écri-
« vait Karl Marx à Baruch Lévy, les
« fils d'Israël répandus dès maintenant
« sur toute la surface du globe... de-
« viendront sans opposition l'élément
« partout dirigeant, surtout s'ils par-
« viennent à imposer aux masses ou-
« vrières la direction stable de quel-
« ques-uns d'entre eux. Les gouverne-
« ments des nations formant la Répu-

(1) *Israël : son passé, son avenir.*

« blique Universelle passeront tous,
 « sans effort, dans des mains israélites
 « à la faveur de la victoire du prolé-
 « tariat. La propriété individuelle
 « pourra alors être supprimée par les
 « gouvernants de race judaïque qui
 « administreront partout la fortune
 « publique. Ainsi se réalisera la pro-
 « messe du Talmud que, lorsque les
 « temps du Messie seront venus, les
 « Juifs tiendront sous leurs clefs les
 « biens de tous les peuples du monde. »
 Ce passage nous livre d'une façon bien
 nette et définitive le fond de la pensée
 de Marx. Après cela, le lecteur n'aura
 plus, je crois, aucun doute sur les vi-
 sées impérialistes des révolutionnaires
 juifs.

Si Karl Marx a, pour l'avenir de sa
 race, d'ambitieuses visées, son illustre
 contemporain et frère de race, le con-
 servateur Benjamin Disraeli, chante à
 son tour en ces termes, dans son livre
Coningsby, la louange du peuple élu :

« A la suite de luttes mille fois répé-
« tées, signalées par des traits d'hé-
« roïsme que jamais Romain n'égala :
« luttes fécondes en actes de patrio-
« tisme qu'Athènes, Sparte et Carthage
« eussent déclaré inimitables, le poids
« de quinze cents ans de servitude sur-
« naturelle s'est abattu sur nos têtes!
« Mais loin d'être brisés sous ce far-
« deau d'oppressions et d'ignominies,
« nous nous sommes joués des efforts
« de l'invention humaine qui s'épui-
« sait vainement à nous avilir et à nous
« perdre. Oui, le fils du Juif n'a grandi
« que pour apprendre qu'il était le
« paria de cette ingrate Europe qui lui
« doit la plus belle partie de ses lois,
« le côté le plus exquis de sa littéra-
« ture et sa religion tout entière! »

« Les Juifs! Les Juifs! est-ce que ja-
« mais vous verrez se prononcer en
« Europe *un mouvement intellectuel*
« *de quelque importance sans que les*
« *Juifs y figurent pour leur large part?*

« Qui seront les premiers Jésuites? des
 « Juifs. — Cette diplomatie russe si
 « pleine de mystères, et devant la-
 « quelle pâlit l'Europe occidentale tout
 « entière, qui l'organise et la dirige?
 « des Juifs; ce sont des Juifs encore!
 « — La puissante révolution qui se pré-
 « pare et se brasse en Allemagne, où,
 « de fait, elle sera bientôt une seconde
 « Réforme, plus considérable que la
 « première; cette révolution dont un
 « soupçon de jour permet à peine aux
 « yeux de la Grande-Bretagne de pé-
 « nétrer les mystères, eh bien, sous
 « quels auspices prend-elle la pléni-
 « tude de ses développements? sous les
 « auspices du Juif, — *under the auspi-*
 « *ces of the Jews!* — A qui, dans l'Al-
 « lemagne est échu le monopole pres-
 « que complet de toutes les chaires pro-
 « fessorales? Néandre, le fondateur du
 « catholicisme spirituel, et Régius, le
 « professeur de théologie de l'univer-
 « sité de Berlin, ne sont-ce pas deux

« Juifs? Bénary, cette illustration de
« la même université, c'est bien un
« Juif n'est-ce pas? et c'est un Juif
« encore que Wehl, le professeur de
« Heidelberg!...

« En Palestine, il y a quelques an-
« nées, je rencontrai un étudiant alle-
« mand qui, s'inspirant du génie de la
« localité, n'avait de vie que pour col-
« liger les matériaux destinés à l'his-
« toire du christianisme. Le modeste
« étudiant, quel était-il? c'était un
« Juif, un inconnu! c'était Wehl,
« l'homme aujourd'hui le plus savant
« dans les lettres arabes et l'auteur de
« la *Vie de Mahomet*! En un mot, quel
« est le nom des professeurs allemands
« de race judaïque? ce nom, c'est lé-
« gion! »

« ... Lors de mon arrivée à Saint-
« Péterbourg, j'eus une entrevue avec
« le ministre des Finances de Russie,
« le comte Cancrim; c'était le fils d'un
« Juif de Lithuanie. En Espagne, j'a-

« vais obtenu du ministre Mendizabal
 « une audience; Mendizabal est ce que
 « je suis moi-même, le fils d'un Juif,
 « d'un converti de la province d'Ara-
 « gon. A Paris, je voulus prendre avis
 « du président du Conseil et j'eus de-
 « vant les yeux un héros, un maréchal
 « de l'Empire (celui qui faillit un jour
 « s'asseoir sur le trône du Portugal),
 « en un mot le fils d'un Juif français,
 « Soult. Eh quoi! Soult un Juif? Oui,
 « sans doute, ainsi que plusieurs autres
 « maréchaux de l'Empire, en tête des-
 « quels Masséna, qui, chez nous, se
 « nomme Manasseh... Je quittai Paris
 « pour Berlin, et le ministre que j'eus
 « à visiter, le comte Arnim, n'était
 « autre qu'un Juif prussien... » ...
 « *Ce monde est gouverné par de tout*
 « *autres personnages que ne se le figu-*
 « *rent ceux qui ne voient pas ce qui se*
 « *passe derrière les coulisses!* »

« Au moment où je vous parle, l'Euro-
 « pe musicale tout entière, c'est

« nous-mêmes ! Est-il dans une capi-
« tale quelconque une troupe de vir-
« tuoses, un théâtre, un orchestre où
« ne foisonnent les enfants du Juif
« sous les faux noms dont ils se cou-
« vrent pour échapper à la haine igno-
« ble dont vos descendants ne tarde-
« ront guère à rougir de nous avoir
« accablés ? A peine nommeriez-vous
« un compositeur éminent, à peine un
« musicien savant, un gosier ravissant,
« une voix d'ange que ne réclame une
« de nos tribus ! Trop longue en serait
« la liste pour la dérouler, et trop
« glorieuse pour que nous tentions de
« l'allonger en inscrivant les talents
« secondaires, quelle que soit la viva-
« cité de leur éclat. Assez sera-t-il de
« nommer les trois grands génies créa-
« teurs devant lesquels aujourd'hui
« toute nation s'incline : Rossini,
« Meyerbeer, Mendelssohn. Et je doute
« que chez vous les arbitres et les ré-
« gulateurs de la vogue, les muscadins

« de Paris et les dandies de Londres
 « soupçonnent, lorsqu'ils se pâment
 « aux mélodieux accents de la Pasta ou
 « de la Grisi, que leurs hommages
 « tombent aux pieds des enchanteres-
 « ses d'Israël. »

« Aucune loi pénale, aucune torture
 « physique ne fera jamais qu'une race
 « supérieure soit absorbée par une race
 « inférieure. La race bâtarde et persé-
 « cutrice disparaît, mais la race pur
 « sang et persécutée tient et subsiste!
 « Vainement donc s'écroulent sur
 « nous, en nous salissant, en nous
 « aplatissant sous leurs débris, des siè-
 « cles et des décades de siècles, l'esprit
 « du Juif se relève, reprend vie, mar-
 « che et, de nos jours enfin, exerce sur
 « les affaires de l'Europe une influence
 « dont le prodige est saisissant. »

Ces lignes ont été écrites en 1844;
 il y aura bientôt cent ans! Sans vouloir
 me porter garant de toutes les alléga-
 tions qu'elles contiennent, je ne puis

m'empêcher d'y voir apparaître, en pleine lumière, l'impérialisme envahisseur de la race. Depuis, les temps ont singulièrement marché, et si Disraeli vivait aujourd'hui, il pourrait jeter un coup d'œil attendri sur l'immense filet, aux mailles très serrées, qu'Israël a jeté sur l'Ancien Monde et sur le Nouveau. Un pareil fait a été remarqué par les antisémites de tous les pays et la littérature antijuive ne s'est point fait faute de l'exploiter. Elle a même composé là-dessus un certain nombre de pamphlets. Les deux plus connus sont le *Droit de la race supérieure* et les *Protocoles des Sages de Sion*. Le *Droit de la race supérieure*, écrit en 1913 et qui porte sur la couverture le nom d'auteur, Isaac Blümchen, est dû en réalité à la plume acérée du célèbre polémiste Urbain Gohier. Le *Droit de la race supérieure* est aux Juifs ce que les *Provinciales* sont aux Jésuites. On sait que dans tout pamphlet il y a toujours une certaine

part de vérité. Celui d'Urbain Gohier est magistralement écrit. En voici quelques passages caractéristiques, qui feront bien connaître la manière de l'auteur : « La supériorité de la race juive
 « et son droit à la domination sont éta-
 « blis par le fait même de cette domi-
 « nation. Les vaincus s'inclinent de-
 « vant l'évidence. L'indigène français
 « ne manque pas d'une certaine intel-
 « ligence. Il commence à comprendre
 « ce qu'il peut gagner en acceptant
 « l'inévitable. Il sollicite nos enseigne-
 « ments, nos conseils, nos disciplines
 « dans tous les ordres d'activité politi-
 « que, économique, artistique, philo-
 « sophique, littéraire.

« C'est à l'école primaire, au lycée,
 « à la Sorbonne, dans les grands éta-
 « blissements d'enseignement supé-
 « rieur, que se forment toutes les clas-
 « ses de la nation, que la plèbe acquiert
 « les quelques notions sur lesquelles
 « elle vivra toute sa vie, et que la bour-

« geoisie amasse les idées qu'elle tient
« pour définitives.

« Sagement, nous nous étions empa-
« rés de l'Instruction publique à tous
« les degrés, avant de démasquer notre
« dessein politique.

« L'Université, ses conseils, ses pro-
« grammes, sont entre nos mains ; les
« plus modestes manuels de l'école pri-
« maire comme les chaires les plus
« orgueilleuses des Facultés subissent
« notre censure. A l'École normale
« supérieure comme à l'École poly-
« technique, nos hommes contrôlent
« tout, décident de tout. Une grande
« partie des éditeurs qui publient les
« livres scolaires sont Juifs, et les pro-
« fesseurs indigènes qui travaillent à
« leurs gages doivent se conformer à
« notre pensée. La Sorbonne entière
« nous est dévouée, le Collège de
« France tremble devant nous...

« Nous avons expurgé l'histoire
« française de ses fastes. Par notre

« volonté, les indigènes français igno-
 « rent ou renient les siècles de leur
 « passé qui précédèrent notre avène-
 « ment. Ils croient que la France était
 « plongée dans la barbarie, dans le
 « fanatisme, dans la servitude, dans la
 « misère avant l'époque où les Juifs
 « affranchis se dévouèrent à l'affran-
 « chir. L'histoire de France n'est plus
 « que l'histoire de la conquête de la
 « France par Israël, commençant par
 « l'intervention des Loges maçonniques à la fin du XVIII^e siècle, s'ache-
 « vant en apothéose au XX^e siècle.

« En même temps que nous effaçons
 « des programmes ou que nous sup-
 « primons de l'enseignement effectif
 « ces inutiles légendes, nous proscri-
 « vons ce que les Français appelaient
 « naïvement l'Histoire Sainte, c'est-à-
 « dire l'histoire de nos tribulations, le
 « tableau de nos superstitions, le récit
 « de nos fureurs et la mémoire de nos
 « origines.

« Interrogez, à l'arrivée de la classe
« dans nos casernes, les conscrits fran-
« çais qui composeront bientôt le corps
« électoral : ils diront volontiers que
« Louis XI était le père de Louis XII
« et le grand-père de Louis XIV, tous
« tyrans imbéciles, lubriques ou féro-
« ces, ou que Jeanne d'Arc fut un gé-
« néral de Napoléon; ils ne pourront
« pas dire que les Juifs arrivent de
« Palestine par les ghettos de Russie
« ou d'Allemagne : car deux cent mille
« instituteurs, surveillés de près, leur
« enseignent qu'un Juif est un Nor-
« mand, un Provençal ou un Lorrain
« de religion particulière, aussi bon et
« vrai Français que les autochtones.

« Nous avons ouvert à Paris une
« *École des Hautes Études Sociales*
« pour enseigner à la jeunesse bour-
« geoise « la morale, la philosophie,
« la pédagogie, la sociologie, le jour-
« nalisme » et tout ce qui touche à la
« vie publique. Les administrateurs,

« avec un général qui porte le nom
 « prédestiné de Bazaine, s'appellent
 « Théodore Reinach et Bernard ; le
 « conseil de direction comprend nos
 « Juifs Eugène Sée, Félix Alcan, Dick
 « May (Juive, secrétaire générale),
 « Diehl, Durkheim, Joseph Reinach,
 « Félix Michel.

« Les professeurs pour 1913-1914 —
 « avec quelques indigènes dont la sou-
 « mission aveugle nous est garantie —
 « s'appellent Théodore Reinach, Léon,
 « Friedel, Cruppi-Crémieux, Dwels-
 « hauvers, Hadamard, Brunschwig,
 « Milhaud, Meyerson, Blaringhem,
 « Rosenthal, Lewy-Wogue, Gaston-
 « Raphaël, C. Bloch, G. Bloch, Hau-
 « ser, Mantoux, Moch, Worms, Yak-
 « chtich, Weyll-Raynal, Lévy-Schnei-
 « der, Bergmann, Zimmermann,
 « Rouff, Léon Cahen, Caspar, Georges
 « Cahen-Bash, Mandach, Boas-Boas-
 « son, Mortier, Bluysen, Élie May,
 « Edmond Bloch, etc...

« Tous remplissent d'ailleurs des
« fonctions importantes, des postes de
« commandement dans la haute Uni-
« versité ou dans les administrations
« centrales.

« Nous a-t-on assez jeté à la face,
« autrefois, le nom de nos ghettos!

« Eh bien! nous avons fait de la Sor-
« bonne un ghetto, de l'Université un
« ghetto, des grandes écoles françaises
« autant de ghettos.

« C'est dans le ghetto des Hautes
« Études Sociales que les jeunes Fran-
« çais de la classe aisée et riche vien-
« nent apprendre à penser, apprendre
« à vivre de la vie publique, modeler
« leur pensée sur la pensée juive, abo-
« lir leurs instincts héréditaires devant
« la volonté juive, s'exercer au seul
« rôle que nous leur permettons d'am-
« bitionner : au rôle de zélés servi-
« teurs, de parfaits valets d'Israël.

« Mais nos jeunes Juifs gardent tou-

« jours la préséance. Quand Lévy-
 « Brühl préside les jurys de philoso-
 « phie, décerne les diplômes à la Sor-
 « bonne, il nomme d'abord les élèves
 « Abraham, Durkheim, Fligenheimer,
 « Gintzberg, Israël, Lambrecht, Ka-
 « ploun, Lipmann, Guttman et
 « Spaier. Ensuite les indigènes.

« Lorsque nos savants juifs auront
 « enseigné le français aux indigènes de
 « France, ils leur enseigneront encore
 « l'hébreu et le *yddisch*. Car il faut
 « que les vaincus parlent la langue du
 « vainqueur.

« La proposition en a été faite avec
 « beaucoup de raison par l'*Univers*
 « *Israélite* et par l'*Écho Sioniste*, en
 « octobre 1912 : « L'hébreu est une
 « langue classique au même titre que
 « le grec; la République doit créer le
 « baccalauréat hébreu-latin, où les
 « candidats pourraient choisir comme
 « texte *Isaïe* et les *Prophètes*. Cet en-
 « seignement fournirait un travail ré-

« munérateur à nos rabbins de province. »

« Il est logique d'apprendre notre langue aux Français comme les Français apprennent leur langue aux Annamites et aux Malgaches.

« Nous voulons que, pour la génération prochaine, l'hébreu soit langue officielle de la France, au moins sur le même pied que le dialecte indigène.

« Jamais nous n'admettrions qu'un Français professât dans les écoles juives, qu'il enseignât l'histoire d'Israël et qu'il commentât nos livres saints devant les petits Juifs. Les petits Français reçoivent les leçons de nos Juifs et sont modelés sur la pensée juive.

« Notez bien ce trait qui résume la situation des deux races : dans aucune famille française vous ne trouverez de domestiques juifs, de servantes juives. Toutes nos familles

« juives sont servies par des domesti-
 « ques français : *la race supérieure*
 « *servie par la race inférieure.*

« Aux conférences des *Annales*, à
 « l'Œuvre du Secrétariat féminin, dans
 « les Ligues pour le Droit des femmes,
 « pour le Suffrage des femmes, à la
 « tête des œuvres philanthropiques et
 « des œuvres pédagogiques, à l'École
 « normale de Sèvres, à l'École normale
 « de Fontenay, dans toutes les réunions
 « féminines ou féministes de Paris et
 « de province, qui préside, inspire,
 « dirige ? Nos Juives, nos modernes
 « Judiths, nos Esthers dévouées :
 « Mme Cruppi-Crémiéux, Mme Moll-
 « Weiss, Mme Dick May, Mme Léon
 « Braunschwig, Mme Boas, Mlle Mar-
 « guerite Aron...

« Et les femmes françaises, les jeu-
 « nes filles françaises, dociles, cons-
 « cientes de l'infériorité de leur race
 « et de leur infériorité personnelle, se
 « tiennent modestement devant la pré-

« sidente juive, la conférencière juive,
« la directrice juive, comme les petits
« Annamites et les petits Malgaches
« autour d'une institutrice euro-
« péenne.

« Race supérieure, race inférieure!

« La France est une expression géo-
« graphique. Le nom de France dési-
« gne le territoire compris entre la
« Manche et les Vosges, entre le golfe
« de Gascogne et les Alpes. Les hom-
« mes qui habitent cette région s'ap-
« pellent les Français. Or, c'est nous,
« Juifs, qui régnons et commandons
« en France, où les indigènes nous
« obéissent, nous servent, nous enri-
« chissent. Donc, c'est nous les Fran-
« çais. Un peuple remplace un autre
« peuple; une race remplace une race.

« Nous sommes le peuple élu.

« Car il est écrit dans le traité Hid :
« *Dieu a donné aux Juifs pouvoir sur*
« *la fortune et sur la vie de tous les*
« *peuples.* »

« Le Seigneur nous avait livré la vie
 « des Philistins, des Amalécites, des
 « Madianites, des Ammonites, des
 « Moabites, et ceux de Bethel, et ceux
 « de Rabba, et ceux de Galgala. Nous
 « les avons exterminés; nous les avons
 « égorgés, crucifiés, pendus, coupés en
 « morceaux, rôtis dans des statues d'ai-
 « rain, déchiquetés vifs sous les scies
 « et les herse de fer.

« Le Seigneur nous a livré la vie des
 « tsars, des grands-ducs, des gouver-
 « neurs, des généraux de Russie, et
 « nous en faisons continuellement un
 « grand *chérem* à coups de bombes et
 « de browning.

« Mais le Seigneur nous a livré la
 « France pour en faire notre terre d'a-
 « bondance, et les Français pour en
 « faire nos esclaves.

« Sa volonté s'accomplit. Que le nom
 « de Jéovah soit glorifié!

« Nous sommes la race supérieure. »
 Tel est le ton de ce vigoureux pam-

phlet antisémite, où Urbain Gohier fait parler Isaac Blümchen, personnage fictif, un peu comme Pascal fait parler le *bon Père* dans les *Provinciales*. Naturellement, ce pamphlet n'a point causé de plaisir aux Juifs. Ils auraient mieux fait d'en rire, tout en convenant entre eux que, parfois, le tableau, par endroits d'un coloris un peu trop poussé, ne manque pourtant pas d'une certaine ressemblance.

Tout autres sont les *Protocoles des Sages de Sion*, leur lecture, bien que très suggestive, est parfois ennuyeuse et monotone, comme l'est d'ailleurs celle des *Monita Secreta* des Jésuites. Les *Protocoles* ont soulevé un très grand émoi dans le monde israélite. Ils ont même été récemment, en Suisse, la cause d'un procès retentissant. Les antisémites en font grand cas, et ce livre a eu de nombreuses éditions reproduites dans toutes les langues.

Que sont ces fameux *Protocoles*?



Ce sont les soi-disant *procès-verbaux* d'une assemblée secrète des chefs d'Israël. Les feuillets contenant ces *Protocoles* auraient été remis à un certain écrivain russe nommé Serge Nilus par Alexis Soukhotine, maréchal de la noblesse du district de Tchern. Cela se passait en 1905. Serge Nilus, dans une deuxième édition de son livre intitulé *le Grand dans le Petit*, paru à cette époque, avait ajouté un chapitre complémentaire contenant les fameux *Protocoles*. Ces derniers, d'après ce que dit Nilus lui-même dans l'introduction d'une nouvelle édition, celle-là datée de 1917, étaient la traduction en russe des feuillets originaux rédigés en français parce que certains membres du comité secret juif ignoraient l'hébreu. Nilus indique aussi que le manuscrit original des *Protocoles* a été soustrait d'un dépôt secret situé en France.

M. Roger Lambelin a publié en 1933 une édition définitive des *Protocoles*.

Voici ce qu'il en dit à la page xx de son introduction : « Les *Protocoles* sont
« au nombre de vingt-quatre. Ce sont
« plutôt des enseignements et des maxi-
« mes que des procès-verbaux. Il sem-
« ble que leur ou leurs auteurs aient
« eu pour principal souci d'exposer
« en vingt-quatre leçons les doctrines
« d'Israël, les objectifs qu'il poursuit
« depuis les temps les plus reculés et
« les détails de l'ultime campagne pour
« la conquête du pouvoir mondial,
« alors que tout semblait préparé pour
« commencer la lutte décisive.

« Pour les Juifs, il n'y a d'autre
« droit que la force; le libéralisme a
« détruit chez les Goïm la religion et
« l'autorité; l'or est aux mains d'Is-
« raël, et, par l'or, il s'est emparé de
« la presse et de l'opinion qui com-
« mandent aux gouvernements dans les
« États démocratisés.

« Les Loges maçonniques sont diri-
« gées par les Juifs qui en orientent

« les manifestations et la propagande.

« Les peuples chrétiens seront un
 « jour tellement désemparés qu'ils
 « réclameront un super-gouvernement
 « universel émanant de nous. Des
 « guerres particulières et un conflit
 « mondial qu'Israël saura déchaîner
 « hâteront son règne. L'autocratie
 « juive remplacera le libéralisme des
 « États chrétiens. Toutes les religions
 « seront abolies sauf celle de Moïse.

« Pour montrer leur pouvoir, les
 « Juifs terrasseront et asserviront par
 « l'assassinat et le terrorisme un des
 « peuples de l'Europe. Un impôt pro-
 « gressif sur le capital et des emprunts
 « d'État achèveront de ruiner les chré-
 « tiens qu'un enseignement athée aura
 « démoralisés; et l'heure si longtemps
 « attendue sonnera. Le roi des Juifs,
 « incarnation du Destin, régnera sur
 « l'Univers dompté.

« Telle est en raccourci la donnée
 « des *Protocoles*. »

J'ai démontré, dans mon *Judaïsme et Hitlérisme*, que l'auteur ou les auteurs des *Protocoles* avaient imité servilement le contenu d'un petit livre paru en 1864 et intitulé : *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu*. Ce pamphlet, dirigé contre Napoléon III, avait valu à son auteur, un certain Maurice Joly, une condamnation à quinze mois de prison et deux cents francs d'amende pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement impérial. Dans le livre de Joly, il n'est nullement question des Juifs, mais on se rend très bien compte, après l'avoir lu, que le pouvoir tyrannique, prôné par le Machiavel du *Dialogue aux Enfers* peut s'appliquer, par une transposition très facile, aussi bien à l'impérialisme d'Israël qu'au despotisme de Napoléon III. C'est cette transposition, souvent maladroitement faite, qui, avec quelques additions empruntées à diverses sources très secondaires,

constitue la clef de voûte des *Protocoles*.

Les *Protocoles* ne sont donc pas les procès-verbaux d'une assemblée ayant été réellement tenue, mais bien ceux d'une assemblée fictive. Ils sont donc, comme le *Droit de la race supérieure*, un simple pamphlet. Mais ce pamphlet a piqué au vif l'épiderme juif; et, au lieu d'en discuter et d'en répudier les idées, Israël s'est uniquement attaché, avec beaucoup d'indignation, à nier l'existence du fameux comité secret auquel les antisémites professionnels n'ont fait, à mon avis, que trop semblant de croire. La discussion n'a donc pas été menée de part et d'autre avec bonne foi.

Il serait trop long de donner ici des citations étendues des *Protocoles*. Je me contenterai simplement de reproduire quelques passages d'un article paru dans le *Times* le 8 mai 1920, et qui, à cette époque, fit grand bruit. Je

cite ce document d'après le livre du lieutenant général A. Netchvolodow(1).

« Certains passages des *Protocoles* se
« trouvent être des prophéties actuel-
« lement réalisées, indépendamment
« du désir d'attribuer ces prévisions
« des *Sages de Sion* à des meneurs se-
« crets qui dirigeraient réellement ces
« événements.

« Quand nous lisons : *pour nos fins,*
« *il est indispensable que les guerres*
« *n'entraînent point de modifications*
« *territoriales*, malgré soi on a devant
« les yeux ce cri de la paix sans an-
« nexion, qui a été le mot d'ordre des
« partis radicaux dans le monde entier
« et particulièrement dans la Russie
« révolutionnaire.

« Et ensuite : *Nous susciterons une*
« *crise économique par tous les moyens*
« *qui sont en notre pouvoir et à l'aide*
« *de l'or qui est entre nos mains. En*

(1) *L'empereur Nicolas II et les Juifs*. Paris, 1924.

« même temps, nous jetterons sur le
 « pavé des troupes énormes d'ouvriers
 « dans toute l'Europe. Nous augmen-
 « terons les salaires, mais cela ne sera
 « d'aucun secours aux ouvriers, car du
 « même coup nous élèverons le prix
 « des objets de première nécessité... Il
 « est important pour nous de priver
 « l'aristocratie de ses possessions fon-
 « cières. Pour atteindre ce but, le
 « moyen le plus sûr est d'augmenter
 « les pourcentages et les impôts. De
 « cette façon, nous rendrons aussi dé-
 « savantageuse que possible la posses-
 « sion de la terre.

« Nous ne pouvons pas également ne
 « pas reconnaître la Russie soviétique
 « dans les mots suivants :

« Les meilleurs résultats dans la ges-
 « tion du monde s'obtiendront par la
 « violence et la terreur... En politi-
 « que, nous devons savoir confisquer
 « la propriété privée sans aucune hé-
 « sitation, car en agissant de cette fa-

« çon nous obtiendrons l'obéissance
« des autres et atteindrons à la puis-
« sance. Notre domination, continuant
« de suivre la voie de la conquête non
« militaire, a le droit de remplacer les
« horreurs de la guerre par des exécutions,
« qui sont moins ostensibles,
« plus efficaces et nécessaires pour
« maintenir la terreur dont le résultat
« sera une soumission aveugle... Les
« nouvelles lois régleront la vie
« politique de nos sujets comme s'ils
« étaient les rouages divers d'une machine.
« Ces lois limiteront peu à peu
« les licences et les libertés admises par
« les chrétiens... Nous devons faire
« tout notre possible afin que dans
« tous les pays, à part nous, il n'y ait
« que la main énorme du prolétariat,
« dont tous les membres seront des soldats
« et des policiers dévoués à nos
« fins. Pour montrer d'une façon visible
« l'asservissement des gouvernements
« chrétiens de l'Europe, nous

« ferons sentir notre force vis-à-vis de
 « certains d'entre eux au moyen du
 « crime et de la violence, c'est-à-dire
 « de la terreur. Notre programme for-
 « cera la troisième partie de la popu-
 « lation de surveiller les autres, soit
 « poussée par le besoin, soit d'après le
 « principe du service volontaire. »

Après avoir cité ces extraits des *Protocoles* comme correspondant parfaitement à l'état de choses qui s'est créé en Russie soviétique, l'auteur de l'article du *Times* ajoute :

« Si l'on fait attention à l'époque à
 « laquelle cela a été écrit, nous voyons
 « quinze ans plus tard s'établir en
 « Russie un pouvoir gouvernemental
 « qui applique pratiquement les prin-
 « cipes exposés dans les extraits précé-
 « dés, et l'appui de ce pouvoir est le
 « parti communiste qui est construit
 « sur les bases exposées dans le der-
 « nier de ces extraits. Nous le voyons,
 « et cela nous semble être de la magie.

« Le malheur veut que cela serve de
« pâture à l'antisémitisme, qui agit
« sans discerner. Que ce dernier se ré-
« pande irrésistiblement en Europe
« orientale, cela est un fait. Que sa
« propagande fasse des progrès en
« France, en Angleterre et en Améri-
« que, cela est aussi un fait. Pouvons-
« nous désirer et admettre qu'à tous
« nos troubles politiques, sociaux et
« économiques vienne encore s'ajouter
« une violente haine de race? Sinon,
« la question du *Péril juif* doit être
« soulevée et résolue. Cette question
« offre le plus grand intérêt; les hypo-
« thèses qu'elle contient sont infini-
« ment ingénieuses, et surtout trop
« poignantes et trop sensationnelles
« pour ne pas attirer l'attention de
« notre société, qui est ni trop heu-
« reuse ni trop satisfaite. L'homme de
« niveau moyen est convaincu que,
« dans le monde où il évolue, il y a
« quelque chose de faux à la racine. Il

« est disposé à s'agripper avec fièvre
 « à « toute hypothèse ouvrière » vrai-
 « semblable. Que représentent les *Pro-*
 « *tocolos*? Sont-ils authentiques? Si
 « oui, quel est donc le groupe qui a
 « élaboré ces plans et suit avec des
 « yeux avides leur réalisation? Sont-ils
 « apocryphes? Si oui, d'où provient
 « ce merveilleux côté prophétique, ces
 « prophéties en partie déjà réalisées,
 « en partie en voie de réalisation? Est-
 « il possible que nous ayons mené la
 « lutte en ces tragiques années dans le
 « but de ruiner et de détruire dans la
 « racine l'organisation secrète de la
 « puissance mondiale de l'Allemagne,
 « exclusivement pour trouver derrière
 « elle une autre puissance plus dange-
 « reuse encore, parce que plus mysté-
 « rieuse? Est-il possible qu'au prix de
 « la tension des fibres de notre orga-
 « nisme national nous n'ayons évité la
 « conclusion d'une « Pax Germanica »
 « que pour tomber sous une « Pax Ju-

« daïca » ? Les *Sages de Sion* tels qu'ils
 « sont dépeints dans les *Protocoles* ne
 « seraient, à aucun point de vue, des
 « seigneurs plus doux que Guillaume II
 « et ses acolytes.

« Ces questions, qui se posent vrai-
 « semblablement devant l'esprit de
 « tout lecteur du *Péril juif*, ne peuvent
 « pas être écartées par un haussement
 « d'épaules, à moins qu'on ne désire
 « fortifier la position des antisémites
 « typiques, et susciter leur accusation
 « favorite concernant une « Conjura-
 « tion mystérieuse ».

« Une enquête impartiale portant sur
 « ces documents et leur origine est au
 « plus haut point désirable. Leur ori-
 « gine ne s'explique aucunement par
 « leur traduction anglaise. Vu qu'ils
 « sont probants par leur contenu
 « même, ils donnent l'impression d'a-
 « voir été écrits par des Juifs pour être
 « lus à des Juifs, ou bien d'avoir été
 « rédigés sous forme de conférences —

« ou mieux de notes en vue de confé-
 « rences — faites par des Juifs pour
 « des Juifs. S'il en est ainsi, dans quel-
 « les circonstances ont-ils été créés? De
 « quelles formations dans les milieux
 « juifs sont-ils l'expression? Ou bien
 « devons-nous nous écarter de cette
 « affaire sans l'approfondir, et laisser
 « suivre leur cours aux conséquences
 « découlant de l'apparition d'un tel
 « livre? »

A son tour, le chancelier Hitler, dans son fameux livre *Mein Kampf*, nous donne son opinion sur les *Protocoles* en ces termes : « *Les Protocoles des*
 « *Sages de Sion*, reniés officiellement
 « par les Juifs avec une telle violence,
 « ont incomparablement montré que
 « toute l'existence de ce peuple a pour
 « base un mensonge permanent. « Ce
 « sont des faux », répète la *Gazette de*
 « *Francfort* en gémissant, et elle s'ef-
 « force d'en persuader le monde en-
 « tier. C'est bien là la meilleure preuve

« de leur authenticité. Les *Protocoles*
« exposent avec clarté et compétence ce
« que nombre de Juifs peuvent exécu-
« ter inconsciemment. C'est là la seule
« chose importante. En effet, il nous
« est indifférent de connaître quel cer-
« veau juif a conçu ces révélations. Ce
« qui est décisif, c'est qu'elles dévoil-
« lent avec une précision qui nous fait
« frémir le caractère et l'activité du
« peuple juif et, en même temps que
« toutes leurs ramifications, les buts
« suprêmes de ses tentatives. Le meil-
« leur moyen de se faire une opinion
« sur ces révélations est de les confron-
« ter avec les faits. Si l'on fait une
« revue historique des cent dernières
« années à la lumière de ce livre, on
« comprend instantanément pourquoi
« la presse juive pousse de pareils cris.
« En effet, le jour où ce livre sera de-
« venu le livre de chevet d'un peuple,
« le péril juif pourra être considéré
« comme définitivement écarté. »

Il importe peu de savoir si, réellement, il existe un directoire secret présidant aux destinées d'Israël. Ce qui est plus grave, à mon avis, c'est la révélation indiscutable d'une *mentalité juive à la fois révolutionnaire et conquérante*. Marx et Disraeli nous ont confié les intimes pensées de leur race; les antisémites les ont synthétisées dans deux pamphlets célèbres. Il y a là, vraiment, quelque chose de troublant pour quiconque observe attentivement le processus des événements actuels.

En quoi consiste, en définitive, l'internationalisme juif? On rencontre des Juifs sous toutes les longitudes et latitudes du globe terrestre. De tous les peuples de la terre, le peuple juif est peut-être, en dépit de sa dispersion à travers le monde, le plus *homogène* qui soit. Il y a plus de différence ethnique entre un Normand et un Provençal qu'entre un Juif de Valparaiso et un Juif de Moscou. D'ailleurs, quand ces

deux derniers veulent se comprendre, ils n'ont qu'à se parler en *yddisch*, qui est l'esperanto du Juif.

Israël s'efforce donc partout de saper l'unité nationale des peuples; il met toute son ardeur à s'emparer progressivement des postes de commandement des diverses nations qu'il a envahies. Car il croit, dur comme fer, qu'un jour viendra où le monde, entièrement soumis, s'éveillera en apprenant que la direction suprême des peuples est passée sans conteste et sans heurt entre les mains du Juif, suivant la prophétie de Karl Marx. Alors, *l'Internationale sera le genre humain!* comme le proclame l'hymne sacré et comme les naïfs le chantent à tue-tête sans même se rendre compte que cette phrase pompeuse ne signifie pas grand'chose!

Enfin, M. de Vries de Heekelingen, à la page 107 de son livre déjà cité, nous parle de la « mentalité internationale et cosmopolite d'un peuple qui

« tend à supprimer les frontières pour
 « créer une république universelle et
 « qui, comme premier pas dans cette
 « direction, a poussé à la création de
 « la Société des Nations. »

Le même auteur nous dit encore ceci : « Rien d'étonnant que les Juifs
 « soient des admirateurs enthousiastes
 « de la Société des Nations. D'après
 « une déclaration de l'association des
 « rabbins de France, cette institution
 « est « la première application, dans
 « l'ordre politique, des principes de
 « paix et de fraternité que le judaïsme,
 « depuis les prophètes, a proclamés
 « dans le monde civilisé ».

Israël Zangwill présente la Société des Nations comme procédant « essen-
 « tiellement de l'inspiration juive ». Un autre auteur juif écrit : « Tous les
 « Juifs doivent considérer comme un
 « devoir formel de soutenir par tous
 « les moyens possibles la Société des
 « Nations. Nous avons le plus grand

« intérêt au succès de la Ligue. Elle est
 « en harmonie avec nos plus nobles et
 « nos plus saines traditions. Elle a
 « pour nous un intérêt majeur en tant
 « qu'elle assure la plus favorable so-
 « lution à la question juive. Son ave-
 « nir est d'ailleurs assuré. »

On voudrait même l'installer à Jérusalem : « La Société des Nations, ce
 « chaste enfant né de l'esprit d'Israël,
 « doit vivre et respirer l'air de son
 « père. La Société des Nations doit
 « avoir son siège à l'intérieur des murs
 « et des tours de la ville de paix, de la
 « ville de Jérusalem. »

« La Société des Nations, répète un
 « autre Juif, est un vieil idéal juif.
 « C'est seulement de nos jours que cet
 « idéal de nationalisme et d'interna-
 « tionalisme à la fois est compris par le
 « monde. Les Juifs le nourrissaient déjà
 « depuis trois mille ans. Il est sorti du
 « judaïsme, il est compris dans la plu-
 « part des enseignements principaux

« de notre loi et de nos prophètes. »

Et M. Alfred Nossig de constater que
 « seule une Société des Nations basée
 « sur l'esprit socialiste peut nous ga-
 « rantir ce qui nous est nécessaire dans
 « le domaine national autant que sur
 « le terrain international ».

« Il n'y a rien d'étonnant, dit M. de
 « Vries, dans cet emballement pour la
 « Société des Nations. Sa création est
 « le premier pas sur le chemin menant
 « au super-gouvernement qui, entre
 « les mains des Juifs, sera identique à
 « la domination mondiale. »

Pour ma part, je crois que dans la
 Société des Nations, création anglo-
 saxonne et d'essence maçonnique, l'in-
 fluence des Juifs est considérable et ne
 fait que s'accroître. Là encore, le mar-
 ranisme a fait son œuvre et, dans ce
 membre du grand corps maçonnique
 qu'est l'institution de Genève, le virus
 juif ne cesse de se répandre et de gagner
 du terrain.

QUAND LE MARXISME EST AU POUVOIR

Il est un pays où le marxisme s'est installé en maître et qui lui a servi et lui sert encore de champ d'expériences : c'est la Russie soviétique. Voilà vingt ans déjà que l'empire des tzars s'est écroulé. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier les causes de la Révolution russe; la digression serait beaucoup trop longue. Une seule chose offre pour nous quelque intérêt, c'est de savoir si les Juifs y ont joué un rôle quelconque. Un Israélite d'une grande valeur intellectuelle, hébraïsant très érudit, auteur dramatique de talent, M. Edmond Fleg, cite, dans son *Anthologie juive* (t. II, p. 184), un document tiré de la Décla-

ration de la Conférence des organisations juives américaines, d'où il résulterait que les initiateurs du bolchevisme étaient exclusivement *non-Juifs*. Cette opinion n'est pas conforme à la réalité. On a longtemps discuté pour savoir si Lénine était Juif ; les uns ont prétendu qu'il l'était, d'autres l'ont nié. Il semble cependant acquis que son grand-père maternel, le D^r Alexandroff, était Juif. Lénine n'était donc pas un Aryen cent pour cent, pour employer une expression très à la mode. En tous cas, parmi ses premiers compagnons, si l'on trouve des personnalités importantes comme Tchitcherine, Boukarine, Krasine (marié à une Juive) et Kalinine, tous non-Juifs, par contre, on voit apparaître dès le début, chez les dirigeants soviétiques, des personnages marquants, *tous Juifs*, tels que : Trotzky, Zinovieff, Kamenef, Uritzky, Parvus, Joffé et bien d'autres. Enfin, ce sont des Juifs capitalistes se ratta-

chant à la haute finance internationale et connus pour leur haine à l'égard du régime tzariste, comme Paul Singer, Jacob Schiff, Max Warburg, etc., qui furent les premiers commanditaires du mouvement bolchevik.

A l'heure actuelle, le Caucasien Staline n'est pas Juif, mais son beau-frère, Lazarus Mosessohn Kaganovitch, l'actuel commissaire de l'industrie lourde, est un authentique fils de Jacob. Conformément aux décisions du gouvernement des Soviets, il a droit aux mêmes honneurs que Staline en cas d'absence de ce dernier.

Nous avons récemment assisté à une sanglante querelle entre les dirigeants soviétiques, à la suite de laquelle Zinovieff et Kameneff, cités plus haut, ont été passés par les armes. Le triumvirat, qui est sorti de cette dispute entre Juifs, était composé de trois Juifs : Jagoda (chef du Guépéou) aujourd'hui dramatiquement disparu de la circulation,

Kaganovitch déjà nommé, et Litvinoff que tout le monde connaît. D'ailleurs, les principaux personnages de l'Administration centrale, de la Sûreté générale et du Commissariat de l'Intérieur de l'U.R.S.S. sont presque tous Juifs. On peut dire qu'à l'heure actuelle, dans l'administration qui a la confiance de Staline et qui dirige toute la politique intérieure de la Russie soviétique, les Juifs figurent dans la proportion de 80 %.

Quant au commerce intérieur de l'U.R.S.S., le journal officiel russe l'*Isvestia*, du 8 avril 1936, nous énumère les membres du comité chargé de s'en occuper : ce sont presque tous des Juifs. Même énumération de trente-quatre personnalités juives dans le numéro du 8 mai 1936, relativement au comité consultatif du commerce extérieur. Tous les leviers de commande sont entre les mains des fils d'Israël.

J'ai signalé, dans mon *Judaïsme et*

Hitlérisme, le fait que les Juifs ont l'habitude millénaire de camoufler leurs noms de famille à l'aide de règles secrètes, connues d'eux seuls, de manière que les peuples chez lesquels ils vivent puissent se tromper sur la véritable origine ethnique d'un grand nombre d'entre eux. J'ai même indiqué certains procédés curieux de camouflage. Or, en Russie, les Juifs vont jusqu'à pratiquer sur leurs noms un *double camouflage* ! Par exemple : Trotzky (Bronstein), Zinovieff (Apfelbaum), Kameneff (Rosenfeld), Kamkow (Katz), Parvus (Helfand), Litvinoff (Finkelstein), etc. ; le second nom entre parenthèses, de consonance germanique, ayant souvent comme Katz une double signification : *chat* en allemand et *prêtre juste* (kohen tzédek) en hébreu. Ce n'est pas le brave moujik qui pourra jamais déchiffrer un pareil code secret !

Au début de la Révolution de 1917,

le marxisme russe présentait deux tendances, l'une extrémiste représentée par les *bolcheviks*, l'autre modérée représentée par les *mencheviks*. Ces derniers étaient les ennemis jurés du bolchevisme. Presque tous les leaders de la tendance menchevique étaient Juifs, tels Gotz, Genia Rathener, Slonin, Martoff, Dan, Abramovitch, Boukanov-Fundaminski, Vichniak, la célèbre Dora Kaplan, qui faillit être la Charlotte Corday de la Révolution russe — elle rata Lénine —, Kannengiesser qui assassina Uritzky.

On retrouve dans l'histoire d'Israël, sur le plan religieux, des luttes aussi sanglantes entre les adeptes d'une même doctrine. C'est ainsi qu'à l'époque de Jésus-Christ les *pharisiens* formaient deux groupes principaux : les *hillélites* et les *schammaïtes*, que le Talmud désigne sous le nom de *la maison de Hillel* et de *la maison de Schammaï*, du nom de ces deux illustres doc-

teurs de la loi qui vivaient dans le premier siècle avant Jésus-Christ. Or, le Talmud nous raconte que ces deux sectes ou écoles ne différaient au début que sur très peu de points, mais que, par la suite, leurs disputes se sont multipliées de telle sorte qu'ils finissaient souvent par en venir aux mains, et que parfois même le sang coulait. L'histoire se répète! Bolcheviks ou mencheviks, tous, à des degrés divers, disciples fidèles de Karl Marx, sont simplement en désaccord sur les moyens de détruire notre civilisation occidentale!

Dans tous les mouvements révolutionnaires à tendances marxistes, qui ont suivi la guerre de 1914, les grandes vedettes sont juives. Citons-les. La Révolution hongroise fut dirigée par Bela Kun et Szamuely. Les autres commissaires du peuple, également Juifs, s'appelaient Bienenstock, Weinstein, Eisenstein, Weichselbaum, Grünbaum, Rosenstengel, Pogany (Schwarz), Kunfi

(Kunstatter), Vago (Weiss), Korvin (Klein), etc...

Les chefs de la Révolution bavaroise étaient les Juifs : Kurt Eisner, Leviné-Nissen, Toller, Landauer, etc...

Le spartakisme fut dirigé par Eisner, Haase, Rosa Luxembourg, Clara Zetkin et le demi-juif Liebknecht.

Enfin, la fameuse constitution de Weimar fut l'œuvre du juif Hugo Preuss.

Dans la guerre civile qui ensanglante l'Espagne, nous avons vu apparaître d'inquiétants émissaires du pouvoir central moscovite, tels les juifs Bela Kun, « le bourreau de la Hongrie », Neumann, Kolzow, Ginsburg et Rosenberg, le diplomate rouge de la S.D.N., etc...

Dès sa naissance, le régime soviétique a bouleversé la législation familiale. Ce qui caractérise notre civilisation occidentale, c'est avant tout l'idée bien arrêtée de sauvegarder la solidité

du lien conjugal, base de la famille, qu'elle veut forte et unie. Or, en Russie soviétique, durant les premières années du régime bolchevik, le divorce était pratiqué avec une telle facilité que, souvent, il suffisait qu'un des conjoints se présentât devant les autorités pour obtenir la dissolution du mariage sans que l'autre partie en fût même informée officiellement. Cela conduisait pratiquement à l'union libre. Naturellement, la situation des enfants était lamentable; beaucoup d'entre eux se trouvaient en fait abandonnés et finissaient par former des bandes de petits miséreux sans foi ni loi. Aujourd'hui, devant une pareille catastrophe, le régime soviétique a fait machine en arrière, et les divorces sont limités à trois dans le cours d'une vie!

La civilisation chrétienne a été, de tout temps, opposée au divorce; par contre, le judaïsme orthodoxe, à en juger par la législation talmudique, a tou-

jours maintenu le système patriarcal de la Bible, qui permettait au mari de répudier sa femme. Le mari avait seul l'initiative de cette répudiation en présentant ou faisant présenter à sa femme, par les voies légales, une lettre de divorce dite *get*. Cette procédure frappait donc l'épouse d'une réelle incapacité. Aussi les rabbins s'étaient-ils préoccupés de lui accorder une compensation, dans le but d'éviter des divorces trop hâtifs. C'est ainsi que les tribunaux rabbiniques qui, il faut le reconnaître en toute impartialité, n'encourageaient pas volontiers la pratique du divorce, imposaient au mari le paiement d'une *kethouba*, sorte d'indemnité due à la femme. La législation bolchevique semble avoir été quelque peu copiée sur le code talmudique.

D'ailleurs les Juifs révolutionnaires qui veulent détruire la famille dans les nations chrétiennes ont beaucoup poussé au divorce. La loi du divorce

n'existe réellement en France que depuis 1884. C'est Naquet, un Juif, qui en a été l'inspirateur et l'a fait introduire dans notre législation, qui s'est trouvée ainsi sur ce point en accord complet avec le code rabbinique.

M. Léon Blum a écrit un livre révolutionnaire sur le mariage et qui n'est certes pas fait pour renforcer la solidité des liens familiaux chez les peuples non juifs.

Je l'ai lu sans parti pris. La thèse de l'auteur se résume à peu près en ceci : On doit se marier quand on a atteint *l'âge matrimonial*, c'est-à-dire quand on a épuisé toutes les expériences amoureuses et que l'on a envie de se ranger. Cela aussi bien pour la femme que pour l'homme. M. Blum pousse la minutie jusqu'à nous indiquer les méthodes d'initiation aux joies sexuelles qu'il considère comme les meilleures. C'est ainsi que les jeunes éphèbes feront leurs premières armes avec des dames déjà mû-

res, véritables agrégées de l'amour, et que les toutes jeunes filles, pleines d'émoi, prendront d'excellentes répétitions avec des messieurs d'âge presque sénatorial!

Au surplus, voici quelques citations qui donneront au lecteur une idée de la manière de M. Léon Blum : « Pour
« choisir un amant, il suffit qu'on en
« ait envie. Et pour choisir un mari,
« combien le jugement serait plus sûr
« et plus libre si l'on avait d'abord eu
« l'amant. »

« Je veux que les jeunes filles cèdent
« franchement à l'instinct, qu'elles
« aillent au bout de leur désir, qu'elles
« se donnent quand il leur en vient
« l'envie, mais je hais qu'elles se dé-
« taillent et se débitent et que le calcul
« et la crainte leur tiennent lieu de
« chasteté.

« Chaque fois qu'on éprouvera un
« attrait vif, sincère, pourquoi s'en
« défendrait-on, pourquoi s'arrêterait-

« on à mi-chemin, pour qui se garde-
« rait-on intacte ou plutôt vierge?

« Pour les initier, je prévois, dans la
« plupart des cas, l'intervention d'un
« homme d'âge moyen, plein d'expé-
« rience et d'usage. On pourra se fier à
« sa vigilance quasi paternelle pour in-
« troduire dans l'apprentissage d'une
« jeune vierge les connaissances et les
« habitudes nécessaires. »

Mais, direz-vous, et les enfants qui
naîtront de ces unions?

« Cet apprentissage, écrit M. Léon
« Blum, est-il si difficile? Il n'est ni
« plus difficile ni plus choquant d'ap-
« prendre à ne pas avoir d'enfants que
« d'apprendre à les faire.

« Sans doute il y aura des amants
« peu soigneux ou peu scrupuleux. Il
« est sage d'escompter aussi les suites
« redoutables de la paresse, de l'accu-
« blement, ou ces hasards prompts qui
« déjouent les résolutions les mieux
« arrêtées. Il faut prévoir aussi les ca-

« prices de l'instinct maternel. Mais
 « quand les filles, et les filles de toutes
 « les conditions, seront libérées de leur
 « corps, quand il sera normal et com-
 « mun qu'un nombre variable d'a-
 « mants aient précédé le mari, l'enfant
 « naturel sera dès lors un phénomène
 « connu, ou un phénomène prévu dans
 « toutes les familles.

« On choisira l'homme de qui l'on
 « préfère avoir des enfants, et qui,
 « quelquefois, ne sera ni l'amant
 « qu'on aura le plus aimé, ni le mari
 « avec qui l'on veut finir sa vie. »

Et puis il restera une ressource :

« L'acte le plus important de la vie
 « de Rousseau fut peut-être d'avoir
 « mis au tour les enfants nés de Thé-
 « rèse. Mais ce geste fut mal compris
 « de son temps, et nous voyons qu'il
 « ne l'est pas encore très bien du nô-
 « tre. Chacun devrait rester libre de
 « remettre ses enfants, si la charge lui
 « en est trop lourde, non pas à la

« charité, mais à la justice de l'État. »
Enfin, voici la perle !

« Je n'ai jamais discerné ce que l'in-
« ceste a de proprement repoussant, et
« sans rechercher pour quelles raisons
« l'inceste, toléré ou prescrit dans cer-
« taines sociétés, est tenu pour un
« crime dans la nôtre, je note simple-
« ment qu'il est naturel et fréquent
« d'aimer d'amour son frère et sa
« sœur. »

Tout cela se passe évidemment de commentaires ! Nous avons maintenant une idée très nette de ce que serait la moralité de nos descendants dans la cité future de M. Léon Blum si jamais ses théories venaient à triompher.

La législation familiale bolchevique avait accordé aux femmes le droit de se faire avorter. Il y eut des abus sans nombre ; beaucoup de femmes moururent, d'autres restèrent définitivement infirmes. Les Soviets avaient pris cette mesure beaucoup plus pour des raisons

d'économie générale qu'en vertu de théories philosophiques. En effet, la pénurie de produits alimentaires était telle que la nourriture des enfants devenait un problème angoissant, dans les villes tout au moins. Actuellement, le pouvoir soviétique semble avoir reconnu son erreur : le droit d'avortement va être supprimé. L'U.R.S.S. a grand besoin de soldats!

Enfin n'oublions pas que, suivant la parole de Marx, *la religion est l'opium du peuple*. Après une période de persécutions violentes, les Soviets ont adopté contre l'idée religieuse une tactique nouvelle. Pour achever de tuer tout sentiment religieux dans les masses, ils emploient des moyens dégradants de publicité! Par exemple, ils mettent à la tête de certaines églises des popes grotesques, dans le genre de celui que nous décrit André Gide dans son *Retour de l'U.R.S.S.* « Monstrueux, « abject et ridicule, il semblait inventé

« par le bolchevisme comme un épou-
 « vantail pour mettre en fuite à jamais
 « les sentiments pieux des villages. »

Ils ont ensuite créé des musées anti-religieux, dont les plus célèbres sont ceux de Moscou et de Leningrad. Voici ce qu'en dit André Gide : « Je n'ai pas
 « vu les musées antireligieux de Mos-
 « cou; mais j'ai visité celui de Lenin-
 « grad, dans la cathédrale Saint-Isaac,
 « dont le dôme d'or reluit exquisement
 « sur la cité. L'aspect extérieur de la
 « cathédrale est très beau (1); l'inté-
 « rieur est affreux. Les grandes pein-
 « tures pieuses qui y ont été conservées
 « peuvent servir de tremplin au blas-
 « phème : elles sont hideuses vrai-
 « ment. Le musée lui-même est beau-
 « coup moins impertinent que je n'au-
 « rais pu craindre. Il s'agissait d'y
 « opposer au mythe religieux la

(1) Théophile Gautier en a fait une descrip-
 tion célèbre dans son *Voyage en Russie*.

« science. Des cicéronnes se chargent
 « d'aider les esprits paresseux que les
 « divers instruments d'optique, les ta-
 « bleaux astronomiques, ou d'histoire
 « naturelle, ou anatomiques, ou de sta-
 « tistique, ne suffiraient pas à convain-
 « cre. Cela reste décent et pas trop
 « attentatoire. C'est du Reclus et du
 « Flammarion plutôt que du Léo Taxil.
 « Les popes, par exemple, en prennent
 « un bon coup... »

« Dans telle autre église, aux envi-
 « rons de Sotchi, nous assistons à un
 « cours de danse. A la place du maître-
 « autel, des couples tournent au son
 « d'un fox-trot ou d'un tango. »

« Le musée archéologique de Cher-
 « sonèse, aux environs de Sébastopol,
 « est lui aussi installé dans une église.
 « Les peintures murales y ont été res-
 « pectées, sans doute en raison de leur
 « provocante laideur. Des pancartes
 « explicatives y sont jointes. Au-des-
 « sous d'une effigie du Christ, on peut

« lire : « Personnage légendaire qui « n'a jamais existé. »

Les auteurs juifs du Toledoth Yeschou (génération de Jésus) et de Maasé Talouy (Histoire du pendu), tout aveuglés qu'ils étaient par leur haine du Christ, n'auraient jamais osé proclamer une telle contre-vérité! On va fort en U.R.S.S. en matière de « bourrage de crânes »!

Quelle conclusion se dégage en somme des dernières pages qui précèdent? On voit nettement que le marxisme théorique et pratique poursuit un double but, à savoir la destruction de la civilisation occidentale d'une part et le triomphe du peuple juif d'autre part, ce dernier, suivant la parole talmudique reproduite par Marx, devant tenir *sous ses clefs les biens de tous les peuples du monde*. Il devient alors évident que les nations, apercevant le péril qui les menace, prendront tôt ou tard une position défensive qui ne man-

quera pas d'attirer sur Israël les pires calamités. Bien des innocents risquent ainsi de payer pour les coupables, et, dans cette croisade contre le marxisme, le peuple juif pourrait bien être la victime de nouveaux et fâcheux progrès de l'antisémitisme. Les élites d'Israël n'ont plus une minute à perdre pour se désolidariser solennellement des tendances révolutionnaires et impérialistes que professent ouvertement les nombreux disciples juifs de Karl Marx. Sinon, la catastrophe s'abattra une fois encore sur l'ensemble du peuple juif, et elle sera sans aucun doute plus terrible que les précédentes, à en juger par ce qui se passe en Allemagne hitlérienne et aussi par ce qui se prépare ailleurs.

JUDAÏSME ET CAPITALISME

Je ne veux pas entreprendre ici une étude critique de l'économie marxiste; cela m'entraînerait beaucoup trop loin. Il y aurait cependant des pages vraiment intéressantes à écrire sur la méthode dialectique de Marx, sur ses fameuses théories de la valeur, du profit, de la plus-value, sur le machinisme, sur la loi générale de l'accumulation capitaliste, etc... On se demande ce que penserait Marx, s'il vivait aujourd'hui, en face des étonnants progrès de la science et de la technique. Il ne faut pas oublier qu'il est mort en 1883, au moment où l'on n'entrevoyait même pas les immenses possibilités de l'énergie électrique. Ces possibilités, devenues aujourd'hui des réalités, feront-elles

évoluer la société capitaliste dans le sens indiqué par Marx ou dans un sens très différent? C'est un secret que seul l'avenir nous révélera progressivement. Si donc, sur le plan scientifique et technique, les événements ont marché à pas de géant, au point que les conceptions économiques de Marx nous apparaissent par endroits comme singulièrement dépassées, il y a encore un autre fait que Marx n'avait certainement pas prévu, c'est que d'autres que lui pourraient, eux aussi, être conduits à combattre le capitalisme. Il ne soupçonnait certainement pas que, moins de cinquante ans après sa mort, on verrait apparaître deux adversaires nouveaux du capitalisme : le fascisme et le national-socialisme, tous deux fortement imprégnés d'une mystique anti-marxiste.

C'est qu'en combattant le capitalisme, Marx a prétendu combattre en même temps le christianisme, « cette religion spéciale du capital ». A-t-il été

sincère en soutenant ce dernier point de vue? C'est là un secret qu'il a certainement emporté avec lui dans la tombe. Pour être vrai, il aurait dû s'exprimer ainsi et dire : « Le judaïsme est la religion spéciale du capitalisme. » C'est ce que nous allons montrer dans les pages qui vont suivre.

Tout d'abord, il faut bien poser en principe que, dans les actes de sa vie individuelle comme aussi de sa vie collective, l'être humain agit, en général, suivant sa croyance. Mais il est nécessaire, en même temps, de se rendre compte que, dans la traduction en actes des croyances philosophiques ou religieuses, la question du tempérament des individus et des peuples intervient d'une manière capitale. Considérons, par exemple, deux pieuses catholiques, l'une canadienne de Montréal, l'autre señora de Séville. Elles professent toutes deux la même croyance; mais quelle différence dans l'interprétation de la

doctrine, et surtout dans l'extériorisation des sentiments religieux! A plus forte raison quelle différence de mentalité et de tempérament entre les peuples chrétiens et le peuple juif! Chez le fils de Jacob, surtout s'il appartient à l'orthodoxie judaïque, c'est-à-dire au noyau indestructible de la nation, l'extériorisation de la pensée religieuse est très fortement conditionnée par les influences héréditaires de sa race. Tous les actes de la vie sont, chez ce Juif, régis par des influences religieuses subconscientes. Impossible de comprendre quoi que ce soit à la question juive si on ne rapproche pas les actions des fils d'Israël d'une pensée religieuse, peut-être abolie chez beaucoup d'entre eux, mais dont l'empreinte est restée profondément gravée dans leur cerveau et dans leur cœur.

Il devient alors intéressant de se rendre compte de ce fait extraordinaire, à savoir que le judaïsme a contribué,

dans le monde, à la formation de la mentalité capitaliste. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que c'est du prêt d'argent qu'est né le capitalisme. Le jour où l'on a créé la loi du loyer de l'argent, forme paresseuse de l'accroissement des richesses, ce jour-là a vu la naissance du banquier, prototype de la société capitaliste. Or j'ai montré, dans mon *Judaïsme et Hitlérisme*, que les plus illustres docteurs d'Israël faisaient du prêt à intérêt vis-à-vis des non-Juifs une véritable *obligation religieuse*, et cela par une *interprétation abusive* de la loi mosaïque. Je ne reviendrai donc pas ici sur ce point. Mais, puisque nous parlons du prêt d'argent, je citerai longuement Werner-Sombart qui nous dit ceci, dans son fameux ouvrage *les Juifs et la vie économique* :

« Il serait vraiment temps de renoncer une fois pour toutes à la légende
 « d'après laquelle les Juifs auraient été
 « obligés, pendant le moyen âge euro-

« péen et surtout depuis les croisades,
 « de se livrer à l'usure parce que tou-
 « tes les autres professions leur au-
 « raient été interdites. L'histoire deux
 « fois millénaire de l'usure juive, an-
 « térieurement au moyen âge, suffit à
 « démontrer la fausseté de cette con-
 « struction historique.

« Nous trouvons la preuve la plus
 « ancienne du grand développement
 « du prêt à gages chez l'antique Israël,
 « dans la véhémence diatribe de Néhé-
 « mie dont voici les principaux pas-
 « sages : « Et il y en avait d'autres qui
 « disaient : nous engageons nos champs
 « et nos vignes et nos maisons, afin d'a-
 « voir du blé pendant la famine. Et il
 « y en avait aussi qui disaient : nous
 « empruntons de l'argent, pour le tri-
 « but du roi, sur nos champs et sur nos
 « vignes. Et pourtant notre chair est
 « comme la chair de nos frères, et nos
 « fils sont comme leurs fils. Et voici,
 « nous assujettissons nos fils et nos

« filles pour être esclaves... et nous n'y
 « pouvons rien car nos champs et nos
 « vignes sont à d'autres. Quand j'en-
 « tendis leur cri et ces paroles-là, je
 « fus fort irrité! Je délibérerai donc en
 « moi-même et je censurai les princi-
 « paux et les magistrats, et je leur dis :
 « Vous prêtez à intérêt l'un à l'au-
 « tre?... Rendez-leur aujourd'hui, je
 « vous prie, leurs champs, leurs vi-
 « gnes, leurs oliviers et leurs maisons
 « et le centième de l'argent, du blé,
 « du vin et de l'huile que vous exigez
 « d'eux comme intérêt » (Néhémie, v,
 5 et s.).

« Le tableau que Néhémie retrace
 « dans ce passage ne laisse rien à dési-
 « rer au point de vue de la clarté. Le
 « peuple est partagé en deux couches :
 « une couche supérieure qui se com-
 « pose de gens riches et prêtant à in-
 « térêt, et une masse pressurée de cul-
 « tivateurs.

« Cette pratique du crédit intérieur

« s'est évidemment maintenue, en dé-
 « pit de Néhémie et d'autres réforma-
 « teurs, sans modification pendant
 « toute la durée de l'histoire juive en
 « Palestine et à Babylone. Nous en
 « avons une preuve irréfutable dans les
 « traités talmudiques (et, naturelle-
 « ment, surtout dans les *Babas*), dans
 « lesquels les questions se rattachant
 « aux prêts d'argent occupent, après
 « des études sur la Thora, la place la
 « plus importante. Les rabbins, qui
 « étaient dans beaucoup de cas les prin-
 « cipaux prêteurs d'argent, vivent dans
 « un monde où les affaires d'argent
 « jouent le principal rôle, et la déci-
 « sion de Rabina (le dernier Amoréen :
 « 488-556) au sujet des intérêts à
 « prélever sur les étrangers (B.m.,
 « fol. 70 b) sonne précisément comme
 « la revendication d'un monopole d'u-
 « sure en faveur des rabbins. Des
 « exemples relatifs aux affaires ayant
 « pour objet les prêts, aux modalités

« d'intérêts, etc., ainsi que les discus-
 « sions sur l'argent et sur le prêt d'ar-
 « gent sont extraordinairement fré-
 « quents dans le Talmud. Tout lecteur
 « impartial, et qui n'est pas totalement
 « dépourvu de connaissances économi-
 « ques, ne pourra pas manquer de se
 « dire en lisant le Talmud : il se prête
 « beaucoup d'argent dans ce monde-
 « là. »

« C'est seulement dans la période de
 « la dispersion des Juifs que le prêt à
 « intérêt atteint son plus haut degré de
 « développement. Le papyrus d'Ox-
 « ford montre avec quelle minutie
 « étaient réglées les relations d'argent
 « entre Juifs dans la diaspora égypti-
 « tienne, quatre ou cinq siècles avant
 « l'ère chrétienne : « ... Fils de Jat-
 « ma... Tu m'as donné de l'argent...
 « mille talents d'argent. Et je paierai
 « en intérêt deux hallurs en argent par
 « talent d'argent et par mois, jusqu'à
 « ce que je me sois acquitté de ma

« dette. Les intérêts de ton argent com-
 « porteront donc deux mille hallurs
 « par mois. Si je manque de payer les
 « intérêts un mois, ils s'ajouteront au
 « capital et porteront intérêt à leur
 « tour. Je te paierai mois par mois sur
 « le traitement qui m'est versé par le
 « trésor, et tu me donneras quittance
 « de tout l'argent et de tous les inté-
 « rêts que je t'aurai versés. Si je ne
 « m'acquitte pas de toute la dette avant
 « le mois Rot de l'année... ton argent
 « sera doublé et les intérêts arriérés
 « aussi, et le tout portera intérêt tous
 « les mois jusqu'au jour où je me serai
 « libéré. »

« Pendant l'époque hellénique et
 « dans la Rome impériale, il y eut des
 « Juifs riches qui prêtaient de l'argent
 « aux rois, tandis que d'autres Juifs,
 « moins riches, prêtaient aux classes
 « basses. En tout cas, on parlait déjà
 « beaucoup, dans le monde romain,
 « des « louches trafics » des Juifs,

« Les Arabes de l'époque pré-islami-
 « que, auxquels les Juifs prêtaient éga-
 « lement à intérêts, disaient d'eux
 « qu'ils avaient « le trafic et l'usure
 « dans le sang ».

« C'est encore comme prêteurs d'ar-
 « gent que beaucoup de Juifs ont fait
 « leur entrée dans la civilisation de
 « l'Europe occidentale. Nous les avons
 « déjà vus s'occuper des affaires et ad-
 « ministrer les finances (ce qui équi-
 « vaut, somme toute, à la situation de
 « créanciers) des rois mérovingiens.

« En Espagne, où ils avaient joui de
 « la plus grande liberté, le peuple était
 « devenu de bonne heure leur débi-
 « teur. Longtemps avant qu'il y eût
 « dans les autres États une question
 « juive (question de l'usure), nous
 « voyons en Castille la législation s'oc-
 « cuper des créances juives d'une ma-
 « nière qui ne laisse aucun doute sur
 « l'importance pratique de ce pro-
 « blème.

« Personne ne conteste plus aujourd'hui que, depuis les croisades, le prêt à intérêt n'ait été la principale profession des Juifs. »

D'ailleurs, contrairement aux affirmations des historiens soi-disant officiels, « il n'est pas vrai que toutes les carrières en général aient été fermées aux Juifs durant le moyen âge et les temps modernes, ce qui ne les a pas empêchés de se livrer de préférence au prêt sur gages. C'est ce que Bücher a montré pour la ville de Francfort, et c'est ce qu'il est facile de montrer pour beaucoup d'autres villes et d'autres pays. Et voici ce qui prouve d'une manière irréfutable la tendance naturelle des Juifs au métier de prêteur sur gages : au moyen âge et plus tard, nous voyons notamment les gouvernements s'efforcer d'orienter les Juifs vers d'autres carrières sans y réussir. C'est ce qui est arrivé en Angleterre sous Édouard I^{er},

« en Posnanie au XVIII^e siècle, où les
 « autorités avaient essayé, par des pri-
 « mes et d'autres moyens, de décider
 « les Juifs à s'engager dans d'autres
 « carrières. Malgré tous ces efforts et
 « toutes ces mesures, malgré toute la
 « liberté qu'ils avaient de devenir ar-
 « tisans et cultivateurs, nous trouvons,
 « en 1797, dans la Prusse du Sud,
 « 4.164 artisans juifs contre 11.000 à
 « 12.000 commerçants juifs (contre
 « 17.000 à 18.000 commerçants chré-
 « tiens, la population juive étant seu-
 « lement de 5 à 6 %). »

D'ailleurs, les Juifs ont toujours eu dans le sang le culte de l'argent. Écou- tons encore Werner Sombart; il en vaut toujours la peine : « Le fait d'avoir été,
 « pendant des milliers d'années, les
 « gardiens du trésor a laissé sur le
 « caractère des Juifs des traces profon-
 « des et a puissamment contribué à ac-
 « centuer leurs caractères spécifiques.
 « On peut dire, en effet, que dans l'ar-

« gent se trouvaient réunis les deux
« facteurs dont se compose la spécifi-
« cité juive : désert et migrations, sa-
« harisme et nomadisme. L'argent est
« aussi dépourvu de tout caractère con-
« cret que le pays d'où les Juifs nous
« sont venus; l'argent n'est que masse,
« quantité, comme le troupeau; il est
« aussi fuyant et instable que la vie
« errante; nulle part il ne pousse des
« racines dans un sol fécond, comme la
« plante ou l'arbre. A force de faire de
« l'argent le principal objet de leurs
« occupations et préoccupations, les
« Juifs ont pris de plus en plus l'habi-
« tude d'envisager le monde non au
« point de vue naturel et qualitatif,
« mais au point de vue abstrait et
« quantitatif. Mais ils ont, en revan-
« che, mis en pleine lumière tous les
« mystères qui étaient cachés dans l'ar-
« gent; ils ont découvert toutes ses for-
« ces miraculeuses. Ils sont devenus les
« maîtres de l'argent, et, par l'argent

« qu'ils ont ainsi réussi à soumettre à
 « leur domination, ils sont devenus les
 « maîtres du monde. »

La fortune d'Israël ne date pas d'aujourd'hui : « On n'a jamais fait attention à ce fait que d'énormes quantités de métaux précieux (dont la plus grande partie n'était naturellement pas convertie en argent) devaient être accumulées en Palestine à l'époque des Rois. »

« Nous savons, par exemple, qu'au cours de ses expéditions de pillage le roi David raflait partout l'or et l'argent qu'il trouvait, et que les princes étrangers lui apportaient en tribut des métaux précieux : Joram, fils du roi Hemath « apporte des vases d'or et d'argent et des vases d'airain que David consacra à l'Éternel, avec l'argent et l'or qu'il avait déjà consacrés du butin de toutes les nations qu'il s'était assujetties, de la Syrie, de Moab, des enfants d'Ammon, des

« Philistins, d'Amalek, et du butin de
 « Hadadézer, fils de Réhob, roi de
 « Tsoba ».

« Ce que nous lisons concernant
 « l'emploi des métaux précieux lors de
 « la construction du temple, concer-
 « nant les sacrifices et les cadeaux of-
 « ferts par les princes, tient du mer-
 « veilleux et donne cependant, selon
 « toute apparence, une image suffisam-
 « ment fidèle de la réalité (c'est ce que
 « permettent d'ailleurs d'affirmer les
 « données statistiques, également pré-
 « cises pour l'époque). Et le roi fit que
 « l'or et l'argent étaient aussi communs
 « à Jérusalem que les pierres » (Chron.,
 « livre II, ch. 1, 15). On connaît les
 « voyages du roi Salomon à Ophir : ce
 « devait être une véritable Californie.
 « Et rappelez-vous la plainte d'Isaïe
 « (au sujet de Juda) : « et son pays est
 « plein d'or et d'argent » (ch. II, 7).

« Que sont devenus tous ces mé-
 « taux précieux? Les savants du Tal-

« mud se sont posé cette intéressante
« question et ont abouti à la conclusion
« qu'ils sont restés entre les mains
« d'Israël. » Et voici ce que dit Rabbi
« Alexandri : Israël n'a pas fait seul
« sa rentrée dans sa patrie; il était ac-
« compagné de l'argent de Mitsrajim
« et des Tables de la Loi. » Il va sans
« dire qu'on ne pourra jamais obtenir
« une preuve exacte de ce fait. Ce que
« nous voulons retenir, c'est qu'il y
« avait eu une énorme accumulation
« d'argent et d'or chez Israël au début
« de son histoire, et il est tout à fait
« probable que ces métaux précieux
« ont continué leur existence sous la
« forme de fortunes privées, et que
« leur quantité n'a cessé d'augmenter
« au cours des siècles par suite de l'af-
« flux de nouvelles réserves venant
« d'ailleurs.

« Le pays recevait, en effet, de gran-
« des quantités d'argent liquide qui lui
« étaient envoyées pour l'entretien du

« temple, sans parler de l'argent que
 « laissent dans le pays les foules de
 « pèlerins qui venaient tous les ans vi-
 « siter Jérusalem.

« Ciceron (*Pro Flacco*, ch. xxviii)
 « se plaint de ce que de grandes quan-
 « tités d'or soient envoyées d'Italie et
 « des provinces à Jérusalem. De fait,
 « les quantités d'argent qui affluaient
 « à Jérusalem sous les deux formes
 « dont nous venons de parler devaient
 « être très considérables. On raconte
 « que Mithridate avait fait enlever du
 « trésor du temple, qui était déposé à
 « Cos, 800 talents. Ciceron nous ap-
 « prend que dans quatre villes de l'A-
 « sie Mineure occidentale, à Apamée,
 « à Laodicée, à Pergame et à Adramyt-
 « tium, le rapace Flaccus s'était ap-
 « proprié le trésor sacré juif qui était
 « en route pour Jérusalem, et que le
 « seul butin dont il s'était emparé à
 « Apamée comportait cent livres d'or.
 « Les foules qui venaient tous les ans

« prier dans le temple devaient éga-
 « lement être énormes, à supposer
 « même que l'historien juif Flavius
 « Josèphe exagère lorsqu'il nous dit
 « que 2.700.000 personnes faisaient
 « tous les ans le pèlerinage de Jérusa-
 « lem, et qu'il y avait dans cette ville
 « 380 synagogues pour les Juifs vivant
 « à l'étranger. Quoi qu'il en soit, il est
 « certain que l'argent affluait à Jérusa-
 « lem en grande abondance, ce qui
 « a pu avoir pour effet l'enrichisse-
 « ment de nombreux particuliers qui
 « se seraient mis à prêter à intérêts. Il
 « est même possible que l'exemple soit
 « venu des prêtres qui, nous le savons,
 « étaient richement dotés et ne dédaï-
 « gnaient pas le prêt à intérêts.

« Enfin, on peut dire aussi que, re-
 « lativement aux Juifs, « l'instabilité
 « de leur situation les obligea de bonne
 « heure (depuis leur exode de l'É-
 « gypte) à donner à leur fortune des
 « formes de plus en plus mobiles, et

« finalement la plus mobile de toutes,
 « représentée par l'argent (et des bi-
 « joux). L'argent est devenu leur seul
 « compagnon lorsqu'ils se trouvaient
 « jetés tout nus dans la rue; il était
 « leur seul protecteur lorsqu'on les
 « frappait et les maltraitait. Comment
 « pouvaient-ils ne pas aimer l'argent,
 « alors qu'ils pouvaient, grâce à lui, se
 « soumettre les puissants de la terre?
 « L'argent est devenu pour eux et,
 « grâce à eux, pour toute l'humanité
 « un moyen d'exercer de la puissance
 « sans être fort : avec les fils fins du
 « prêt à intérêts, un peuple composé
 « d'hommes petits, humbles, occupant
 « la toute dernière place dans la vie so-
 « ciale, a réussi à enchaîner le géant
 « féodal et rural, tels les Lilliputiens
 « enchaînant Gulliver. »

Le lecteur m'excusera, j'en suis sûr,
 à cause du grand intérêt qu'elles
 présentent, d'avoir fait d'aussi lon-
 gues citations d'un ouvrage où tout,

d'ailleurs, est à lire et à méditer.

Nous voyons donc, d'après ce qui précède, que les Juifs sont, depuis des millénaires, les plus grands manieurs d'argent qui soient au monde. Werner Sombart démontre même que, contrairement à l'opinion de certains philo-sémites qui prétendent que la grande masse juive n'est pas plus riche que les autres groupes ethniques, les communautés juives, dans leur ensemble et dans beaucoup d'endroits, sont plus riches que les populations au milieu desquelles elles vivent. En tous cas, dans le prêt d'argent, monopole de la nation juive, apparaît pour la première fois la possibilité de gagner de l'argent autrement qu'à la sueur de son front et de faire travailler les autres sans cependant recourir à la contrainte physique. Les caractères particuliers que renferme en lui-même ce prêt d'argent ne sont, au fond, que les caractères particuliers de l'organisation économique

telle qu'elle existe et fonctionne dans le système capitaliste.

Mais si l'on veut pénétrer plus avant dans les rapports qui existent entre la mentalité capitaliste et le judaïsme, il faut envisager les réactions que la pensée religieuse juive a pu faire naître dans l'âme des enfants d'Israël. C'est dans le Talmud, immense commentaire de la loi mosaïque, monument que les docteurs juifs ont mis plusieurs siècles à édifier, qu'il faut aller rechercher les fondements de l'économie juive. Mahomet a dit que le peuple juif était le peuple du Livre; c'est bien ici le cas de le rappeler. C'est grâce au Talmud que le judaïsme a pu se maintenir intact à travers les siècles. D'ailleurs, les personnalités les plus éminentes du judaïsme, *les plus riches aussi*, étaient souvent celles qui connaissaient le mieux le Talmud.

Je n'entrerais pas dans le détail des livres sacrés de la Synagogue, j'en ai

fait ailleurs (1) une énumération et une étude qui peuvent donner une idée suffisante du côté social de la religion juive, et corollairement des rapports qui ont pu s'établir entre les Juifs et les autres peuples. Je vais montrer ici les affinités qui existent entre la pensée religieuse des fils de Jacob et les conceptions économiques de la société capitaliste.

Tout d'abord, entre Dieu et l'homme — et c'est cela qui apparente la religion juive au capitalisme — il s'établit un véritable contrat ayant tout à fait l'allure d'une réglementation commerciale. L'homme s'acquitte scrupuleusement des obligations talmudiques et, en échange, reçoit de l'Éternel une récompense correspondante. Or, ces obligations talmudiques sont très nombreuses et très précises; chaque devoir accompli requiert une récompense, cha-

(1) *Judaïsme et Hitlérisme.*

que omission ou négligence une sanction appropriée. D'où la nécessité d'une comptabilité des bonnes actions et des mauvaises. Les docteurs talmudiques ont institué un système comptable des plus savants. On y distingue le capital et les intérêts. Le capital, qui représente la somme des mérites accumulés, sera remboursé dans l'autre monde; on ne touchera ici-bas que les intérêts, récompense terrestre des bonnes actions. Ces intérêts constituent de petits bienfaits que Dieu accorde souvent à son fidèle serviteur. Mais si, par hasard, le juste reçoit un de ces bienfaits extraordinaires qui marquent dans la vie d'un homme, c'est-à-dire une partie du capital-récompense, il y aura naturellement quelque chose de rayé à l'actif du compte-courant divin : c'est une simple question de justice. D'autre part, si l'homme pieux se laisse aller à accomplir quelques mauvaises actions, Dieu le punira sur cette terre, et ainsi l'actif

de son compte céleste ne se trouvera pas modifié. Enfin, si le méchant fait quelques bonnes actions, il pourra en être récompensé dans ce bas monde afin que, dans l'autre, son compte se maintienne débiteur.

Le rabbin Joseph Albo, dans un livre écrit en 1425 et qui a pour titre *Sepher Ikkarim* ou *Livre des fondements*, a fait un exposé des plus complets de la théorie de la récompense et a posé en principe que « le châtiment est fixé en tenant compte de l'objet, et non du sujet du crime ». En somme, en matière de responsabilité l'intention ne compte pas, seule la multiplicité des bonnes actions a quelque poids. Le pieux fidèle est toujours dans un certain état d'incertitude quant à sa position vis-à-vis de Dieu. Le solde de son compte est-il créancier ou débiteur? Dans le doute, il ne lui reste plus qu'à multiplier inlassablement les bonnes actions. Ce n'est plus alors une question de qua-

lité, mais bien de quantité! C'est exactement ce qui se passe dans toute comptabilité : les sommes d'argent qui y figurent sont considérées comme étant sans aucun rapport soit avec des fins personnelles, soit avec la qualité objective des choses, mais seulement comme susceptible de former un total plus ou moins élevé quand elles s'ajoutent à d'autres sommes d'argent.

C'est donc le principe commercial et capitaliste du gain illimité qui se retrouve sur le plan religieux. Il y a par conséquent, chez les Juifs, un rapport étroit entre la conception religieuse de la récompense et le gain pécuniaire. C'est ce que Werner Sombart a parfaitement compris quand il évoque « certains côtés importants du service divin juif qui dégénèrent en une véritable vente aux enchères : tel est, par exemple, le cas de l'adjudication aux plus offrants des honneurs qui se rattachent à la Thora. Avant que le rou-

« leau sur lequel est inscrite la Loi soit
 « retiré du tabernacle, le marguillier
 « ou bedeau fait le tour de « l'alme-
 « nor », c'est-à-dire de la chaire, et
 « appelle à voix haute : « Qui achète le
 « Hozoa ve ha-chenosa » (c'est-à-dire
 « l'honneur de retirer la Thora du ta-
 « bernacle et de l'y replacer) ? « Qui
 « achète l'Ez hachaïm » (c'est-à-dire
 « l'honneur de tenir la Thora pendant
 « qu'on l'enroule) ? « Qui achète le
 « Hagboah » (le droit de soulever la
 « Thora) ? « Qui achète la Guelilah »
 « (l'honneur de dérouler et d'enrouler
 « la Thora) ? Tous ces honneurs et tou-
 « tes ces charges sont mis aux enchères
 « et adjugés, après un troisième appel,
 « aux plus offrants. L'argent produit
 « par ces enchères sert à venir en aide
 « aux pauvres de la synagogue ».

Avec cette théorie du « capital-ré-
 compense » à laquelle je faisais allusion
 plus haut, le judaïsme en arrive à con-
 sidérer les événements heureux de

l'existence comme la preuve tangible d'une vie pieuse. Celui qui réussit dans ses entreprises, *surtout celui qui devient riche*, est donc un homme pieux et, par suite, récompensé par Dieu. Maimonide nous raconte que Juda le Saint, fondateur du judaïsme, passait pour l'homme le plus savant, *le plus riche* et le plus pieux de son temps :
 « Depuis Moïse jusqu'à Rabbi Juda,
 « dit-il, nous n'avons pas vu d'hom-
 « mes remplis d'autant de science et de
 « dignité qu'eux, et après la mort de
 « Juda le Saint ont cessé l'humilité et
 « la crainte du péché. *Le chef de ses*
 « *écuries était plus riche que le roi*
 « *Sapor.* »

C'est ici qu'éclate la différence essentielle entre le judaïsme et le christianisme; et j'en suis une fois encore à me demander si vraiment Karl Marx était de bonne foi quand il prétendait que le christianisme est la religion du capital. On ne trouverait pas en effet, dans

toute la littérature talmudo-rabbini-que, une seule proposition comme celle-ci tirée de l'Évangile : « Il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. » Les deux conceptions religieuses des biens de ce monde sont diamétralement opposées ; pour le Juif orthodoxe, la richesse est une conséquence de la piété, pour le chrétien pieux elle est un très dangereux privilège. Il y a donc un abîme entre ces deux jugements de valeur.

Enfin, il y a une influence considérable que le judaïsme orthodoxe a exercée sur la vie économique du peuple juif et qui a développé en lui de très sérieuses qualités au point de vue de la conduite des affaires. Il s'agit de la vie de famille qui s'est constituée chez Israël avec une solidité que l'on ne trouverait peut-être pas chez les autres peuples. Ce résultat est tout à l'honneur de la morale talmudique. Il

nous faut citer les pages magistrales et décisives qu'a écrites Werner Sombart sur ce sujet :

« Seule la vie de famille telle que
« l'ont créée et menée les Juifs, la vie
« de famille dans laquelle l'homme
« place les valeurs les plus précieuses
« de la vie, dans laquelle il puise la
« force, la joie, le courage et l'intérêt
« qui pousse à lutter contre les obsta-
« cles et les difficultés extérieures, —
« seule, disons-nous, cette vie de fa-
« mille est capable de fournir à l'acti-
« vité masculine une impulsion suffi-
« samment forte pour mettre en œuvre
« et assurer le fonctionnement d'un
« système économique aussi compliqué
« que le système capitaliste. Le grand
« déploiement d'énergie qu'exige ce
« système économique est inconcevable
« sans l'intervention des mobiles psy-
« chologiques que fait naître chez
« l'homme son intérêt pour sa famille,
« conçue non seulement comme une

« institution sociale, mais aussi, et
 « surtout, comme un milieu où l'indi-
 « vidu trouve la satisfaction de ses be-
 « soins spirituels et des exigences de sa
 « nature sentimentale.

« Mais, poussant plus loin encore
 « notre examen, nous ferons peut-être
 « bien de ne pas nous contenter de la
 « couche superficielle, formée par les
 « mobiles psychologiques, pour péné-
 « trer jusque dans les profondeurs des
 « processus physiologiques et somati-
 « ques de l'homme. Autrement dit,
 « nous devons nous demander quelle
 « influence particulière la rationalisa-
 « tion de la vie conjugale et, par con-
 « séquent, de la vie sexuelle a pu exer-
 « cer sur la constitution intime de
 « l'homme. Nous sommes en présence
 « du phénomène suivant : voici un
 « peuple doué d'un tempérament plu-
 « tôt passionné, un peuple dont les be-
 « soins sexuels dépassent plutôt la me-
 « sure normale (*projectissima ad libi-*

« *dinem gens*, disait, des Juifs, Tacite)
 « et auxquels les prescriptions de sa
 « religion imposent de fortes restric-
 « tions dans la vie sexuelle. Les rela-
 « tions sexuelles extra-conjugales sont
 « tout à fait défendues; chacun doit se
 « contenter, toute sa vie durant, d'une
 « seule et unique femme; et même les
 « rapports avec celle-ci sont réduits au
 « strict minimum : à tout ce que j'ai
 « dit à ce sujet on peut ajouter encore
 « que l'abstention de tous rapports
 « avec la femme comportait 5 + 7 jours
 « par mois, qu'après la naissance d'un
 « fils la femme était « impure » 7 + 33
 « jours, après la naissance d'une fille
 « pendant 14 + 66 jours, ce qui faisait
 « encore tous les ans (car la femme
 « juive donnait naissance à un enfant
 « par an) 40 ou 80 jours d'abstention
 « sexuelle en plus des 12 jours d'abs-
 « tention auxquels le mari était con-
 « damné chaque mois.

« Il ne faut pas être grand clerc pour

« deviner que cette singulière situation
 « ne pouvait pas ne pas provoquer, à
 « la longue, certains effets au point de
 « vue de l'équilibre énergétique, de la
 « répartition et de la tension des forces
 « psychiques chez le Juif (l'examen
 « scientifique de ces effets intéresse
 « plus particulièrement le médecin).
 « Je ne citerai qu'un de ces effets : les
 « énergies souvent intenses que l'absti-
 « nence sexuelle laissait inutilisées ont
 « été orientées dans une autre direc-
 « tion, et, d'après tout ce que nous sa-
 « vons de la situation des Juifs depuis
 « le commencement de l'ère chrétienne
 « et presque jusqu'à nos jours, elles
 « l'ont été vers les activités économi-
 « ques. Mais on peut faire un pas de
 « plus et établir un rapport non seule-
 « ment entre les restrictions imposées
 « à l'instinct sexuel et l'énergie écono-
 « mique, mais encore entre cette ascèse
 « sexuelle partielle et la passion du
 « gain. Disons, toutefois, que les don-

« nées scientifiques à l'appui de cette
« dernière hypothèse nous font encore
« défaut. Le psychiatre viennois Freud
« est, à ma connaissance, le seul savant
« qui se soit, jusqu'à présent, intéressé
« à ce problème d'une importance si
« capitale pour la sociologie moderne.
« Dans toute sa théorie sur le « refou-
« lement des instincts », il reconnaît
« tout au moins la possibilité de la dé-
« viation de l'instinct sexuel dans la
« direction du gain pécuniaire. Cette
« question doit être étudiée par des
« spécialistes, car nous ne pouvons
« prétendre résoudre ces graves pro-
« blèmes en nous fondant uniquement
« sur les constatations que nous faisons
« dans la vie quotidienne, à savoir que
« chez les grands seigneurs le gaspil-
« lage inconsidéré d'argent va souvent
« de pair avec l'abus des plaisirs
« sexuels, tandis que la ladrerie, l'a-
« varice, la cupidité, l'amour de l'ar-
« gent sont, dans beaucoup de cas, as-

« sociés à une vie sexuelle mesquine et
« misérable. »

« ... L'idée du gain et le rationalisme
« économique ne signifient, au fond,
« pas autre chose que l'application à la
« vie économique des règles de vie que
« leur religion imposait aux Juifs. »

« ... La rationalisation de la vie juive
« par la religion devait avoir pour
« effet, sinon de créer l'aptitude des
« Juifs pour le capitalisme, du moins
« de la développer, de l'exalter, de la
« renforcer. »

Mais ici le lecteur ne manquera pas de se poser une question à laquelle il importe de donner une réponse très précise. Comment se fait-il que le système capitaliste, d'inspiration juive, soit combattu par d'autres Juifs, en l'espèce les Juifs marxistes? Pourquoi ces derniers dressent-ils contre lui la masse des ouvriers? Il semble qu'il y ait là comme une solution de continuité dans le développement du dynamisme

juif. M. de Vries nous donne l'explication de ce fait qui peut paraître surprenant de prime abord. Laissons la parole à l'éminent professeur de l'Université de Nimègue : « Les ouvriers ne sont
 « pour Marx que les instruments dont
 « les Juifs doivent se servir pour deve-
 « nir les maîtres du monde et, comme
 « il le dit cyniquement, pour adminis-
 « trer la fortune du monde. A la lu-
 « mière de cette déclaration nous com-
 « prenons mieux le double rôle joué
 « par le Juif dans le système capita-
 « liste. On a quelquefois attribué cette
 « attitude double du peuple juif, créa-
 « teur et démolisseur du système capi-
 « taliste, à une duplicité et une mau-
 « vaise foi parfaitement diabolique.
 « Ils auraient d'abord créé le capita-
 « lisme, sachant bien que ce système
 « apporterait au monde des difficultés
 « inextricables, dont ils profiteraient
 « ensuite pour le subjuguer. C'est prê-
 « ter aux Juifs trop de perspicacité.

« Leur rôle double s'explique bien
« plus facilement par les traits fonda-
« mentaux de leur caractère à la fois
« utilitaire et mystique. Le Juif, créa-
« teur du système capitaliste, a trouvé
« dans ce système le moyen de s'enri-
« chir lui-même en appauvrissant les
« non-Juifs. Le Juif, démolisseur du
« système capitaliste, attaque ce sys-
« tème, non pour s'enrichir personnel-
« lement, mais pour enrichir la collec-
« tivité juive et pour hisser son peuple
« au rang de dominateur mondial. »

C'est, on le voit, l'impérialisme juif qui dirige le mouvement anticapitaliste. Au surplus, les disciples de Karl Marx, dans les expériences sociales qu'ils ont pu faire *en toute liberté* en U.R.S.S., n'ont fait, somme toute, que substituer au capitalisme privé le capitalisme d'État; et ce dernier, on peut le dire, constitue une aggravation directe de l'ancien système. En somme, la fameuse plus-value capitaliste n'a

fait que changer de Juifs, si je puis m'exprimer ainsi. Dans l'État soviétique, les dirigeants juifs qui constituent une véritable classe sociale à part, se partagent, ni plus ni moins, le revenu supplémentaire de 160 millions d'indigènes russes. Dans l'économie marxiste, la richesse ne fait que changer de mains, mais reste toujours sous le contrôle le plus absolu des enfants d'Israël.

Aujourd'hui, le veau d'or n'est plus découpé en petites rondelles destinées à être réparties entre les individus. Partout on s'efforce, au contraire, d'en rassembler, au besoin par la contrainte, les morceaux épars pour le reconstituer petit à petit et le placer un jour dans l'immense coffre-fort du futur super-État juif.

Ce plan colossal de monopolisation mondiale du symbole de la richesse et de la puissance matérielle se réalisera-t-il pleinement ou s'effondrera-t-il complètement? C'est le secret de l'avenir.

LE PROBLÈME JUIF

Je ne puis résister, en terminant ce travail, à la tentation de jeter un coup d'œil d'ensemble sur le peuple juif. Les philosémites ne lui trouvent que des qualités, les antisémites ne veulent lui voir que des défauts. Pourquoi ne point parler de ses bons et mauvais côtés en toute sincérité et impartialité ? Certes, les qualités du peuple juif sont grandes ; ses défauts — et il en a qui lui font un tort énorme — ne sont peut-être pas incurables. En tout cas, je ne crois pas qu'on puisse blâmer un non-Juif de vouloir indiquer aux fils de Jacob, avec d'ailleurs la plus grande bienveillance, les moyens de s'attirer les sympathies des autres peuples, si toute-

fois ils attachent à cela quelque prix.

Tout d'abord, il est intéressant de dire un mot du peuple juif au point de vue ethnique. Des Israélites très connus, comme Jean Finot et Bernard Lazare, ont prétendu qu'il n'y avait pas de *race juive*. C'est évidemment jouer quelque peu sur les mots. D'après eux, un Juif habitant Varsovie serait tout simplement *un Polonais de religion juive*. C'est trop simple pour être vrai; tout le monde le sent confusément. Je reconnais cependant très volontiers que le mot *race* appliqué à l'homme n'évoque pas une notion toujours très claire. On se rend parfaitement compte, par exemple, qu'il n'y a pas une *race française*, mais bien plutôt un *peuple français*. La notion de *race* devient beaucoup plus intuitive quand il s'agit d'animaux. On saisit vite, dans l'espèce canine, la différence qui existe entre un dogue et un épagneul. Néanmoins, si nous apercevons sur l'écran du ci-

néma un nègre de Harlem immédiatement après y avoir contemplé la figure souriante du Président Roosevelt, nous sommes bien obligés de reconnaître que ces deux hommes ne font point partie du même type humain. Imaginons maintenant une assez nombreuse colonie de Chinois, hommes et femmes, venant s'installer en France et faisant le serment — et le tenant — de ne jamais se marier qu'entre eux. Peut-on croire que, même au bout de nombreuses générations issues de ces mariages endogamiques et malgré les influences incontestables du climat et de la nourriture, les descendants de ces fils du Ciel ressembleront à certains de nos paysans qui ont conservé le type de Vercingétorix? Poser la question, c'est la résoudre. Eh bien! c'est exactement ce qui se passe chez les Juifs. Depuis des milliers d'années, ces derniers ont pratiqué le mariage endogamique, et cela en vertu même de leurs principes

religieux. Cette forme de mariage a évidemment contribué à maintenir la pureté du type juif. On sait que l'idée fondamentale du judaïsme est celle du peuple élu. D'autre part, chez les orthodoxes, le Messie doit être un homme *spécifiquement Juif* ; raison de plus pour que les Juifs ne se marient qu'entre eux. Enfin le plus grand honneur qui pourrait échoir à une fille d'Israël serait d'être la mère du Messie. En conséquence, les femmes juives pieuses ont toujours désiré et désirent encore avoir le plus d'enfants possible, dans l'espoir d'augmenter ainsi leur chance de mettre au monde « l'oint » du Seigneur. C'est ce qui explique en partie l'extraordinaire fécondité des Juives.

Il résulte de tout cela que l'endogamie, jointe à l'hérédité, n'a pu que renforcer les caractères spécifiques du peuple juif et contribuer à faire de lui un groupe ethnique bien à part. Tous ceux qui s'occupent du problème juif

et qui sont tant soit peu physionomistes savent reconnaître, du premier coup d'œil, un véritable Juif, même dans les pays comme le nôtre, où un grand nombre d'entre eux donnent l'impression d'être complètement assimilés, et à plus forte raison dans les régions de l'Est européen et de l'Europe centrale, où cette discrimination est plus que facile à faire. Le chancelier Hitler, dans *Mein Kampf*, nous raconte qu'en observant les Juifs de Vienne, il en vint à se poser tout naturellement la question suivante : « Suis-je bien devant des Allemands ou devant des hommes d'une autre race ? »

En somme, les Juifs ont un type particulier qu'on retrouve dans tous les pays où ils se sont dispersés, avec quelques variantes, bien entendu. Comme le dit très bien Werner Sombart : « Il n'y a qu'à regarder les reproductions des prisonniers de guerre juifs de l'époque de Schischak (973 avant

« J.-C.), ou celles des ambassadeurs
« envoyés à la cour de Salmanasar (884
« avant J.-C.), pour constater que,
« dans l'intervalle de trois mille an-
« nées qui nous sépare de cette époque,
« la physionomie juive n'a subi aucun
« changement appréciable. » On a ten-
dance à se représenter les Juifs comme
étant des hommes de constitution fai-
ble, mal bâtis, quelque peu chétifs et
malingres. On entend souvent dire :
« C'est un petit Juif. » Or les Israélites
dont nous parle la Bible, peuple de pas-
teurs et d'agriculteurs, comptaient dans
leur sein des hommes très robustes et
solidement bâtis : Samson le fit bien
voir aux Philistins ! Naturellement, de-
puis la dispersion, le négoce, les petits
métiers sédentaires et surtout la vie de
ghetto n'ont pas contribué au dévelop-
pement physique des Juifs. Mais au-
jourd'hui, chez les Israélites, les sports
sont en honneur, et il faut bien recon-
naître qu'ils n'y font pas mauvaise

figure. Certains d'entre eux connaissent même une notoriété mondiale, par exemple en athlétisme, en boxe, en natation. Les journaux sportifs nous donnent assez souvent des photographies d'athlètes juifs qui sont, ma foi, de fort beaux hommes. D'autre part, la natalité chez le peuple juif est très forte : les Juifs étaient environ trois millions au commencement du XIX^e siècle ; les statistiques les plus récentes estiment qu'ils sont aujourd'hui plus de dix-huit millions. Cette race n'est donc pas encore exterminée !

Entre tous les peuples de la terre, Israël jouit d'un privilège assez singulier, c'est celui d'être cosmopolite. Or l'expérience affirme-t-elle le cosmopolitisme de l'homme, en ce sens que toute famille humaine puisse impunément transporter sa demeure dans des régions terrestres où une longue suite d'années n'a point acclimaté ses pères ? Autrement dit, l'homme qui change les

conditions de son milieu natal retrouve-t-il un domicile naturel dans tous les autres lieux de la terre? Sa vie y a-t-elle même activité, même plénitude, même longueur, et sa race y pousse-t-elle des rejetons aussi nombreux et aussi viables que sur le sol où fut son berceau?

L'expérience a surabondamment démontré le contraire, et, dans ce sens, l'homme est fort loin d'être cosmopolite. Au Juif seul le privilège de l'exception. Seule entre toutes, la race juive s'acclimata et se perpétue sous toutes les latitudes. Elle obéit même à des lois statistiques de naissance, de maladie et de mortalité sensiblement différentes de celles auxquelles sont soumis les peuples parmi lesquels elle vit. Il est incontestable que le Juif a joui, à travers les siècles, de singulières immunités, qui lui ont permis de conserver l'existence au milieu des plus mortels fléaux. Si certaines maladies sont depuis longtemps très répandues dans la

race juive, telles les maladies nerveuses, mentales et ophtalmiques, — beaucoup de Juifs ont très souvent mauvaise vue, — par contre, d'autres semblent l'épargner complètement. Pendant les grandes épidémies de choléra du début du XIX^e siècle, les Juifs ont été souvent entièrement épargnés, lors même qu'ils habitaient les quartiers des grandes villes les plus malpropres et les plus agglomérés. Tout le moyen âge s'accorde à signaler l'immunité des Juifs pendant les épidémies de peste ; immunité qui devenait même souvent contre eux un prétexte de persécution. En parlant de la peste de 1346, Tschudi, ancien historien, dit textuellement que cette maladie n'atteignit les Juifs dans aucun pays. Fracastor, l'inventeur du mot syphilis (1), nous montre les Juifs échappant complètement à l'épidémie de typhus en 1505 ; Rau signale la même

(1) Voir *Judaïsme et Hitlerisme*.

immunité dans l'épidémie de typhus observée à Langgœus en 1824; Ramazzini insiste sur l'immunité des Juifs lors de l'épidémie de fièvres intermittentes observée à Rome en 1691; Deguer nous les montre échappant en 1736 à l'épidémie dysentérique de Nimègue; Eisenmann insiste sur l'extrême rareté du croup chez les enfants juifs; et, selon Wawruch, le ver solitaire ne se rencontre pas dans la population juive de l'Europe centrale et orientale. Une des causes de cette immunisation doit certainement résider dans la stricte observation du régime religieux alimentaire et de certaines prescriptions talmudiques relatives à l'hygiène corporelle. Enfin, les statistiques indiquent chez les Juifs une très grande longévité. La mortalité infantile est, chez eux, beaucoup moins grande que chez les autres peuples. Et déjà à Francfort, en 1855, le docteur de Neufville avait constaté que la durée moyenne de la vie n'était

« lisation qui lui fût propre, de même
« les éléments de son travail intellec-
« tuel lui ont toujours été fournis par
« d'autres. Son intellect s'est toujours
« développé à l'école du monde civilisé
« qui l'entourait. Jamais le contraire
« ne s'est produit. » Drumont va plus
loin et nous dit : « Le Sémite (le Juif)
n'a aucune faculté créatrice. » Ces deux
opinions sont trop catégoriques : elles
ne me paraissent guère valables que
pour le passé, mais non pour le présent
et surtout pour l'avenir. Dans l'état ac-
tuel des choses, tout ce qu'on peut dire,
c'est que les Juifs, comme plus tard les
Japonais, sont arrivés dans le monde
de la pensée moderne avec un certain
décalage par rapport aux peuples occi-
dentaux. De même que la scolastique
de l'école médiévale nous maintenait,
Français et Allemands, fort loin d'un
Bacon ou d'un Claude Bernard, de
même les spéculations talmudiques,
seules manifestations de l'intellectua-

lité juive et en dépit de quelques rares échappées comme celles d'un Spinoza, ont encore plus longtemps écarté l'élite du judaïsme de la grande poussée intellectuelle issue de la Renaissance. Mais aujourd'hui les temps sont bien changés. Les Juifs sont sortis de l'isolement intellectuel du ghetto. Ils ont jeté un regard pénétrant sur le monde extérieur et profane, et le savant talmudiste des temps passés s'est changé, dans bien des cas, en un savant tout court.

Je ne veux pas entreprendre ici une étude complète de l'intellectualité juive; c'est tout un livre qu'il me faudrait écrire. Je serais conduit, notamment, à montrer, avec tous les développements nécessaires, que, chez le Juif, l'intelligence prime le corps, que l'ignorance est un péché, que l'humanité, dans sa forme la plus haute, se confond avec l'intellectualisme. Je me trouverais aussi dans l'obligation de

m'étendre sur les grands défauts de l'intellectuel juif, sur sa manie héréditaire et talmudique du sophisme et de la chicane, — ce qui scandalise tant le chancelier Hitler, — sur un certain manque d'intérêt pour les choses concrètes, qui a incontestablement nui à sa faculté créatrice, bref sur son excessive spiritualité. Je vais me contenter de citer un certain nombre de personnalités juives qui méritent d'attirer notre attention par le vif éclat dont elles brillent dans notre société contemporaine.

Voici ce que je trouve à la page 188 du tome II de l'*Anthologie juive* de M. Edmond Fleg : « En fait, c'est dans
« le domaine impersonnel et interna-
« tional de la science, de la philoso-
« phie et de l'érudition que la race de
« Spinoza a remporté ses plus grands
« triomphes depuis qu'elle est sortie
« du ghetto. Cinq fois au moins le prix
« Nobel des sciences a été dévolu à des
« Juifs : Albert Michelson (optique),

« Gabriel Lippman (photographie en
 « couleur), Albert Einstein (physi-
 « que), Barony (ontologie), Wilstät-
 « ter (chlorophylle). Chez une race
 « qui, durant dix-huit siècles, s'était
 « penchée sur ses livres, était demeu-
 « rée la parasite de son propre passé,
 « ce génie d'observation est surpre-
 « nant... Parmi les autres Juifs qui ont
 « contribué à l'avancement des scien-
 « ces, il faut citer Heinrich Herz (on-
 « des électro-magnétiques, télégraphie
 « sans fil), Meldola (koltar colorant),
 « Herta Aryton (arc électrique), J. F.
 « Cohn (bactériologie), Jacques Loeb
 « (parthénogénèse), Mendéleff (la loi
 « périodique), Lombroso (criminolo-
 « gie), Freud et Jung (psychanalyse),
 « Einstein (physique, nouvelle théorie
 « de l'espace). — Rien de surprenant
 « si la présidence de la Société Royale
 « des Sciences, en Angleterre, est échue
 « à un Juif. — La renommée des Juifs
 « comme médecins remonte aux temps

« de l'Espagne sarrasine... La récente
 « découverte du 606 par le D^r Ehrlich,
 « la méthode d'inoculation contre la
 « peste, aux Indes, du D^r Haffkine et
 « les recherches du D^r Simon Flexner,
 « de l'Institut Rockefeller, ne sont que
 « les chaînons d'une longue chaîne qui
 « relie à ce passé les travaux des Juifs
 « dans le domaine international de la
 « médecine contemporaine; et Max
 « Nordau, en qui se résument les ta-
 « lents d'Israël, tout comme Maimo-
 « nide et d'autres penseurs juifs en
 « grand nombre, pratique aussi la mé-
 « decine. — La contribution des Juifs
 « aux autres disciplines n'est pas moins
 « remarquable. Les noms de Benfey,
 « de Sylvain Lévy (sanskrit), de Jules
 « Oppert (assyriologie), de Sylvester,
 « de Georg Cantor, d'Hadamard (ma-
 « thématiques), de Bréal (sémanti-
 « que), de Salomon et Théodore Rei-
 « nach (érudition universelle), d'As-
 « ser (jurisprudence), d'Hermann

« Cohen et de Bergson (philosophie),
« suffiront comme exemples. »

Signalons encore avec M. Edmond Fleg que, « parmi les artistes de nais-
« sance juive, on trouve des comédiens
« tels que : Rachel, Sarah Bernhardt,
« Simone, Kean, Booth, Moscovitch,
« Charlie Chaplin — des peintres
« (Salomon, Israëls, Klinger, Lie-
« bermann, Léo Bakst...) — des
« sculpteurs (Antokolsky, Aronson,
« Epstein, Patlagean, Lipschitz, Chana
« Orloff...) — des musiciens (Joa-
« chim, Rosenthal, Rubinstein, Kreis-
« ler, Mendelssohn, Meyerbeer, Offen-
« bach, Gustave Malher, Paul Dukas,
« Ravel, Ernest Bloch, Darius Mil-
« haud), etc... »

On pourrait continuer une énumération de ce genre en considérant d'autres branches de l'activité humaine. Mais ce très élogieux palmarès me semble déjà suffisamment long!

*
* *

Abordons maintenant la partie la plus délicate de notre conclusion, celle qui constitue, à proprement parler, ce qu'on appelle aujourd'hui la question juive. Cette question juive, c'est tout simplement le problème des rapports d'Israël avec les nations, c'est le problème de l'antisémitisme, l'éternel problème, le sujet brûlant!

Depuis deux mille ans, c'est un concert de mutuels reproches entre les fils de Jacob et les peuples chez lesquels ils se trouvent dispersés. *Gens deterrima*, race abominable, disait déjà Tacite en parlant d'eux. Énumérons donc, en premier lieu, les griefs que les non-Juifs ont formulés et formulent à l'égard de la nation israélite :

1° Depuis leur dispersion chez les chrétiens et les musulmans, les Juifs ont constitué *un État à part, un État dans l'État*. Ils n'ont jamais voulu sin-

cèrement se fondre avec eux dans un seul et même corps politique. Ils n'ont jamais voulu considérer comme leur patrie les pays qu'ils habitent depuis leur dispersion. Ils les regardent, au contraire, comme des terres profanes où, pour demeurer fidèles à leurs principes religieux, ils refusent de s'adonner à l'agriculture, mais seulement au commerce et à la finance.

2° Les Juifs orthodoxes persistent à se croire autorisés, par leur religion même, à mépriser tous les peuples qui les accueillent, et même à les considérer comme autant d'ennemis.

3° Ils ont deux morales : une qu'ils pratiquent entre eux et l'autre qui s'établit dans leurs rapports avec les non-Juifs, et en vertu de laquelle ils se font un véritable mérite de tromper les autres peuples de toutes sortes de manières, allant, si c'est nécessaire, jusqu'aux faux serments et surtout jusqu'aux fausses conversions.

4° Ils n'hésitent pas à semer la ruine dans toutes les classes de la société, soit par leurs usures excessives, soit par leurs pratiques commerciales et financières dépourvues de tout scrupule.

5° Ils sont les plus cruels ennemis de la civilisation occidentale. Ils ont fourni à ses adversaires tous les moyens de l'attaquer dans ses parties les plus sensibles.

6° Ils veulent, enfin, ruiner de fond en comble les institutions traditionnelles des peuples qui les accueillent et établir, sur ces ruines, un super-État juif; ce qui leur permettra de dominer le monde.

Voici ce que répondent les Juifs, à leur tour :

1° Ils ont, tout de même, déjà trop largement expié le déicide qu'on leur reproche. En effet, à cause de ce crime ils ont vu leur temple brûlé, leurs villes rasées, leur capitale en cendres et leur corps politique dissous. Onze cent mille

Juifs périrent au siège de Jérusalem; deux cent trente-sept mille autres trouvèrent la mort en se battant dans les plaines de la Palestine. Le fer, le feu, la faim en firent périr près de quatre millions sous le règne d'Adrien. Ils ont fini par acheter le droit de répandre des larmes dans les lieux où ils avaient acheté et répandu le sang du Christ.

2° Depuis la prise de Jérusalem jusqu'au XVI^e siècle, il est peu de contrées où les Juifs n'aient été successivement chassés, rappelés, chassés de nouveau, pillés, massacrés, brûlés. L'univers entier s'est acharné sur le cadavre de leur nation; ils sont allés partout en tremblant baiser les pieds des autres nations qui, hélas! les élèvent pour les mieux écraser, et chez lesquelles ils ne peuvent échapper aux tourments qu'à la faveur du mépris.

3° On a soumis, jadis, les Juifs aux mêmes droits de péage que les animaux dont il leur est interdit de manger la

viande en vertu de leurs principes religieux, ils ont obtenu seulement des privilèges pour n'être pas réputés bêtes de somme. On ne leur a laissé que la figure humaine; encore y a-t-on voulu souvent attacher un signe de flétrissure en singularisant, par exemple, leur costume et en leur imposant la rouelle. On leur a ravi patrie, honneurs, biens et jusqu'au droit à la commisération publique.

4° Honnis, proscrits, outragés partout, pourquoi aimeraient-ils leurs tyrans? Leur xénophobie est un fruit de la persécution; la misère a flétri leurs cœurs, le désespoir a provoqué leur aversion et les a conduits, souvent même, à la vendetta.

5° Ils ont payé partout le droit d'exister en obtenant à peine celui de respirer l'air confiné de leurs ghettos. Il leur a fallu par force se livrer à l'usure et au commerce frauduleux.

6° La fureur populaire, qui s'allume



comme un incendie, a parcouru divers pays en les massacrant. On confisquait leurs biens lorsqu'ils se convertissaient, et on les persécutait lorsqu'ils ne se convertissaient pas. Ils ont été abreuvés d'humiliations, accablés par le despotisme, proscrits par les lois, tourmentés par la haine; ils ne pouvaient même plus sortir de leurs demeures sans rencontrer des ennemis, sans essuyer partout les plus basses insultes.

7° Leur soupîrs mêmes ont été traités comme des cris de rébellion. La haine qu'on leur portait a fait accréditer les absurdités les plus révoltantes : la plupart des imputations dont on les a chargés sont filles de l'imposture.

8° D'un côté, leurs malheurs ont fortifié leur union et resserré leurs liens; et, de l'autre, l'Europe a souvent promulgué maints règlements pour rompre avec eux les liens parfois les plus indifférents, sans compter ceux qui ont été inventés par la haine et l'ineptie. La

sotte crédulité a parlé d'un Juif errant : ils le sont tous!

*
* *

La question juive peut donc être assimilée, pour le grand corps humain, à une véritable plaie purulente. Il ne s'agit pas d'appliquer à cette plaie un pansement provisoire. Il faut aller à la racine même du mal et trouver le *sérum* approprié. Mais, auparavant, il faut se demander quel est ce poison qui infecte ainsi l'organisme mondial. Je réponds sans hésiter que c'est le Talmud. C'est lui le grand coupable! C'est à ce *code suprême de l'intolérance* que les Juifs doivent tous leurs malheurs, surtout depuis près de deux mille ans.

C'est l'influence du Talmud qui a développé, chez les Juifs, cette fâcheuse tendance à l'isolement et à la xénophobie. La loi talmudique leur a donné l'esprit de *clan*. Comme le dit très bien Werner Sombart, s'ils voulaient obser-

ver strictement la loi talmudique « les
« Juifs étaient *obligés* de vivre isolés
« des « Goïm ». Le ghetto? Mais ce
« sont eux-mêmes qui l'ont créé, car
« même au point de vue non-juif le
« ghetto signifiait au début non pas,
« comme on le croit communément,
« une manifestation d'hostilité à l'é-
« gard des Juifs, mais bien au contraire
« une concession, un privilège.

« Ils *voulaient* vivre isolés, car ils se
« considéraient comme supérieurs aux
« peuples qui les entouraient, car ils
« avaient le sentiment d'être le peuple
« élu, le peuple des sacrificateurs. Les
« rabbins ont d'ailleurs tout fait pour
« exalter cet orgueil, et cela depuis
« Esdras, qui a défendu les mariages
« mixtes comme une atteinte à la no-
« blesse du sang juif, jusqu'à nos jours
« où le Juif pieux prie ainsi : « Sois
« loué, Dieu, mon Seigneur, de ne pas
« m'avoir fait naître Goï. »

Tacite les connaissait bien, qui les

dépeignait en ces termes (*Hist.* v, 1, § 5) : « *Apud ipsos fides obstinata,*
« *misericordia in promptu, sed adver-*
« *sus omnes alios hostile odium. Sepa-*
« *rati epulis, discreti cubilibus, pro-*
« *jectissima ad libidinem gens, alieni-*
« *genarum concubitu abstinent.* » Jamais les apologistes juifs n'ont osé tenter la moindre réfutation de ces affirmations du célèbre historien romain.

Le Talmud, en favorisant la vie de ghetto, a produit ce résultat que toutes les relations que les Juifs pouvaient contracter en dehors de leur ghetto étaient à leurs yeux *des relations avec des étrangers, c'est-à-dire avec des ennemis.*

Ce sont le Talmud et les livres de la Synagogue, qui lui servent de commentaire, qui ont en quelque sorte rendu obligatoire, chez les Juifs, la *pratique de l'usure*, comme je l'ai démontré dans mon *Judaïsme et Hitlérisme.*

C'est le Talmud qui a perverti la

morale commerciale des Juifs. Écoutez le grand historien juif Graetz, qu'on ne saurait taxer de partialité. Il nous parle des ravages que l'étude maladive du Talmud a causés chez les Juifs de l'Est européen, en particulier chez les Juifs polonais passionnés pour les discussions talmudiques. Il nous dit dans sa *Geschichte der Juden*, tome X, en parlant des Juifs de Pologne : « Pro-
« cédés tortueux, finasseries d'avocat,
« plaisanteries de mauvais goût, con-
« damnation sans appel de tout ce qui
« dépasse leur horizon, tels sont les
« traits caractéristiques du Juif polo-
« nais. La probité et la droiture lui
« sont aussi étrangères que la simpli-
« cité et le sens de la vérité. Le jeune
« homme s'assimilait les subtilités en-
« seignées dans les écoles et s'en servait
« pour rouler le moins rusé. Il puisait
« dans la rouerie et dans la ruse une
« sorte de joie victorieuse. Certes, dans
« les relations avec des coreligionnai-

« res, la ruse ne réussissait pas tou-
 « jours, car on tombait parfois sur plus
 « rusé; mais les non-Juifs avec lesquels
 « ils étaient en relations avaient plus
 « d'une fois l'occasion de se rendre
 « compte, à leurs dépens, de la supé-
 « riorité de l'esprit talmudique du Juif
 « polonais. La corruption des Juifs
 « polonais avait souvent, pour eux-
 « mêmes, des conséquences sanglantes,
 « et les Juifs du reste de l'Europe ont
 « subi de ce fait, pendant longtemps,
 « la contagion de leurs défauts. Le ju-
 « daïsme a été pour ainsi dire polonisé,
 « à la suite de l'émigration des Juifs
 « polonais fuyant les persécutions des
 « cosaques. »

Le Talmud a contribué à développer chez les Juifs l'esprit de concurrence déloyale en affaires; ce qui n'a pas manqué, dans la période pré-capitaliste et au début de l'époque capitaliste, de heurter violemment la conception chrétienne du commerçant honnête.

Le Talmud a systématiquement écarté les Juifs des travaux agricoles, considérés comme *non lucratifs*, pour les rejeter vers les travaux manuels, le commerce et les affaires d'argent.

C'est enfin du Talmud, œuvre des pharisiens, que provient cette haine générale que les Juifs ont pour les autres peuples, et en particulier pour les chrétiens et les musulmans. Les docteurs talmudistes, hommes du peuple pour la plupart et d'une culture très discutable, ont multiplié à ce sujet des interprétations erronées de la Bible, n'étendant, en particulier, l'amour du prochain qu'aux seuls Juifs.

Il y a des personnes qui croient que le judaïsme est né en temps de persécution, et que, par suite, il s'est constitué dans une atmosphère de haine et de violence; ce qui pourrait conduire à excuser sa position hostile vis-à-vis des non-Juifs. *C'est une grave erreur.* Les pharisiens l'ont emporté sur les

autres sectes, qui ont contribué à la rédaction du Talmud, précisément aux époques où les souverains des pays qu'habitaient les fondateurs du judaïsme se sont montrés le mieux disposés en leur faveur, et où le peuple juif jouissait des bienfaits de la plus large tolérance. Hillel était fort bien vu d'Hérode; R. Johanan était en très bons termes avec Vespasien, et le plus illustre de tous, Juda le Saint, était l'ami intime du Romain Antoninus que certains identifient avec l'empereur Marc-Aurèle.

*
* *

Nous connaissons maintenant la cause du mal. Il s'agit d'indiquer le remède. Beaucoup s'y sont appliqués jusqu'ici sans succès. Je ne ferai pas l'historique de toutes les solutions qui ont été proposées en vue de résoudre ce fameux problème juif. Je n'en re-

tiendrai que deux. La première consiste à naturaliser les Juifs, à tour de bras, quand ils arrivent dans un nouveau pays. C'est la thèse des démocraties occidentales. Elle part d'un optimisme candide et ne tient pas compte de la mentalité des nouveaux venus. Certains de ces assimilateurs à outrance, d'une naïveté déconcertante, vont même jusqu'à escompter une conversion des Juifs au christianisme ! C'est oublier un peu trop vite le *marranisme religieux* et ses terribles inconvénients. En réalité, les naturalisations hâtives n'ont fait souvent que grossir, dans chaque pays, les contingents marxistes, et par là même favoriser l'antisémitisme. Ce n'est assurément pas ce que désirent les assimilateurs. La seconde solution, qui vient des Juifs eux-mêmes et que certains non-Juifs envisagent d'un œil favorable, est la solution *sioniste*, celle du retour des Juifs en Palestine, celle de la création d'un État juif sur la terre an-

cestrale en procédant, au besoin, si cela peut faire réussir l'entreprise, au transport des populations indigènes de Palestine dans d'autres contrées du Proche-Orient, comme on l'a fait après la guerre de 1914 avec certaines populations grecques et arméniennes. Mais l'Angleterre, à laquelle est attribué le mandat palestinien, est bien loin de vouloir favoriser de pareilles ambitions.

Quoi qu'il en soit, Théodore Herzl, le prophète du sionisme, la plus noble figure du judaïsme des temps modernes, voyait dans la fondation de l'État juif la fin de l'antisémitisme. Que dirait-il, s'il revenait parmi nous, en contemplant ce qui se passe actuellement en Palestine? *Si le vieil esprit talmudique ne disparaît pas complètement* de la Jérusalem nouvelle, le sionisme n'aura contribué qu'à créer un *immense ghetto palestinien*, et le peuple juif deviendra une victime toute désignée aux fureurs de l'antisémitisme aveugle des popula-

tions musulmanes. On aura tout simplement créé là un foyer de troubles à l'état endémique, et la grande œuvre sioniste, si pleine d'idéalisme, échouera lamentablement.

*
* *

Le seul remède, à mon avis, consiste dans une *profonde réforme* du judaïsme, *œuvre des Juifs eux-mêmes*. Les grandes lignes de cette réforme ont été indiquées pour la première fois, il y a un siècle, par un savant non-juif, Louis Chiarini, dont le nom et les travaux méritent d'être sauvés d'un injuste oubli. Cet illustre orientaliste, d'origine italienne, s'était installé à Varsovie, au cœur même du judaïsme orthodoxe et des plus célèbres écoles talmudiques. Non seulement il connaissait à fond l'hébreu classique, mais encore tous les dialectes talmudiques et rabbiniques n'avaient pour lui aucun

secret. Il avait entrepris la traduction, en français, du Talmud de Babylone. Il en était au début de son travail quand il mourut, à Varsovie, emporté par l'épidémie de choléra qui ravagea toute l'Europe en 1832.

La réforme proposée par Chiarini n'est pas autre chose qu'une *cure de désintoxication de la pensée juive*. Pour la comprendre, il faut d'abord bien se pénétrer de la différence essentielle qui existe entre la religion juive d'avant la dispersion et celle que les Juifs orthodoxes professent encore aujourd'hui. La première, le *mosaïsme*, se fonde sur *l'amour du prochain étendu à tous les hommes en général*; la seconde, le *judaïsme*, sur *l'amour du prochain appliqué aux seuls Juifs en particulier*. Le mosaïsme établit une *distinction* très nette entre les *croyances* et les *pratiques du culte*. Il n'hésite pas, en cas de besoin, à sacrifier les secondes aux premières. C'est une doctrine de progrès.

Dans le judaïsme, au contraire, *tout est dogme, tout est immuable*, et les plus petites choses comme les plus grandes y sont d'une égale importance. C'est une doctrine de *stagnation*. Le mosaïsme faisait de l'*agriculture* le « *fundamentum civitatis* », le judaïsme exige, au contraire, que ses sectateurs lui préfèrent le *commerce* et la *finance*. Le mosaïsme, c'est la *Bible*! Le judaïsme, c'est le *Talmud*!

Quelle est l'autorité du Talmud chez les Juifs orthodoxes? La réponse à cette question de la plus haute importance nous est donnée par l'illustre Maimonide dans la préface de son ouvrage *Yad Kazaka*; la voici : « Tout ce qui se
« trouve dans le Talmud de Babylone
« est obligatoire pour toute la nation
« israélite. Chaque ville et chaque pays
« est tenu de se conformer aux coutu-
« mes établies par les savants talmudis-
« tes, comme aussi de respecter leurs
« arrêts et de suivre leurs institutions.

« En effet, le corps entier des doctrines
 « du Talmud a été approuvé par le
 « peuple israélite, et ceux qui ont été
 « les auteurs de ces institutions, dé-
 « crets et coutumes, ou qui ont jugé
 « ou enseigné qu'il fallait juger de
 « telle ou telle autre manière, ont été
 « tous les savants ou la plus grande
 « partie des savants d'Israël. Ce sont
 « eux qui ont reçu, par tradition, les
 « fondements de toute la loi, et cela de
 « bouche en bouche depuis Moïse, no-
 « tre docteur de bienheureuse mé-
 « moire. »

Or, ce Talmud de Babylone, forte-
 resse du judaïsme, est un vaste com-
 mentaire de la Bible, mais rempli d'un
 bout à l'autre de fausses citations de
 cette dernière, et rédigé par des écri-
 vains qui ne connaissaient ni les règles
 de la grammaire ni celles d'une saine
 critique. En dépit de leur bonne vo-
 lonté, les docteurs talmudistes ont sou-
 vent donné du texte biblique des inter-

prétations s'inspirant beaucoup plus de traditions rabbiniques et cabbalistiques que du véritable sens littéral et grammatical. On peut dire que ce défaut se rencontre chez la plupart des talmudistes, et c'est indiscutablement cela qui a contribué à faire apparaître le judaïsme, dans certaines circonstances, non pas comme le résultat d'une évolution normale du mosaïsme, mais bien souvent comme une nouvelle doctrine en opposition complète avec lui.

Mais alors, faut-il brûler le Talmud de Babylone comme l'ont fait le roi saint Louis, certains monarques et quelques papes? Faut-il simplement se contenter d'en retrancher, par la censure, tous les passages hostiles aux « Goïm » que nous sommes, comme l'ont fait dans le passé certains censeurs chrétiens et même juifs? Ce serait la plus grave erreur et la plus grande injustice que l'on pourrait commettre. Ce serait priver le patrimoine de l'humanité

d'un monument qui, bien compris et soigneusement étudié, nous donne de nombreux éclaircissements sur l'histoire des Juifs et des premiers chrétiens, sur la géographie ancienne, sur la philosophie orientale, sur l'astronomie, l'astrologie, le droit, la médecine, la linguistique, l'économie publique et privée, etc... Non! ce qu'il faut faire, et c'est précisément ce que proposait Chiarini, c'est tout simplement le *traduire dans les langues européennes*. Or, s'il existe aujourd'hui des traductions, plus ou moins bonnes, du Talmud de Babylone en anglais, en allemand, en hongrois, il n'en existe pas en français, et c'est fort dommage! En effet, si les Français même instruits ne comprennent en général presque rien au problème juif, c'est qu'ils ignorent complètement le Talmud qui contient toutes les sources d'intoxication de la pensée juive. D'autre part, une bonne traduction française achèverait de dé-

truire la persuasion dans laquelle se trouve le monde juif orthodoxe, que le contenu du Talmud demeurera éternellement caché aux non-Juifs et que, par conséquent, en toute sûreté, il peut continuer à en pratiquer les maximes antisociales et impérialistes. L'étude des langues orientales, qui se développe prodigieusement de nos jours chez les non-Juifs, obligera les jeunes générations juives à ne pas rester en arrière et à connaître à fond la langue hébraïque. Elles verront alors, en comparant la Bible avec le Talmud, la solidité qui règne dans les doctrines de la première et la futilité qui caractérise, presque à chaque pas, les doctrines du second. Par suite de cette étude scientifique des langues sémitiques, la jeunesse pieuse d'Israël s'attachera de préférence à la Bible et *ne retiendra du Talmud que les doctrines et les traditions qui auront soutenu l'épreuve d'une saine critique*. C'est ainsi que le monde intellectuel

juif apprendra à revenir de lui-même, *sans aucune autre pression que celle de la raison et de la science*, du judaïsme pharisaïque, source de misanthropie, de haine et d'impérialisme, au mosaïsme, sublime doctrine d'amour, de justice et de progrès. Ce jour-là, le problème juif sera définitivement résolu. La concorde s'établira progressivement et automatiquement entre Juifs et non-Juifs, et nous pourrons tous marcher vers l'avenir, la main dans la main, pour le plus grand bonheur de l'humanité.



7.3.1973

13729

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	VII
Le marxisme devant le problème religieux	1
Le marxisme et les nations.....	60
Quand le marxisme est au pouvoir.....	120
Judaïsme et capitalisme.....	140
Le problème juif.....	178

Imprimerie E. AUBIN ET FILS,

LIGUGÉ (Vienne).

11-38.

GODARD (A.). L'Universelle rédemption.

BOUCHARD (G.). Guyton Morveau, chimiste et conventionnel (1737-1816).

ADAM (A.). Le Secret de l'Aventure Vénitienne. La vérité sur Sand et Musset.

CARTON (P.). Les théâtres de Carton.

LE CORBEILLER (A.). Le Léopard de la Révolution.

BELLESSERT (A.), de l'Académie Française. Le Plaisir du théâtre.

— Athènes et son théâtre.

BEVOTTE (Gendarme de). Souvenirs d'un universitaire.

POLIAKOFF (S.). Au Pays des Cobayes.

DANSETTE (A.). Le Boulangisme (1886-1890).

— L'Affaire Wilson et la chute du Président Grévy.

— Les affaires de Panama.

LAGERLOF (S.). Légendes du Christ.

VIAN (N.). La gloire de Frère Antoine. (Saint Antoine de Padoue.)

HÉRISSAY (Jacques). Les Pontons de Rochefort.

BEUCHAT (Ch.). Paul de Saint-Victor.

DOTTIN (P.). Le théâtre de Somerset Maugham.

HEEKELINGEN (H. de Vries de). Israël, son passé, son avenir.

MOULIN (A.-E.). Le grand amour de Fouché, Ernestine de Castellane.

CASTERET (N.). Au fond des Gouffres.